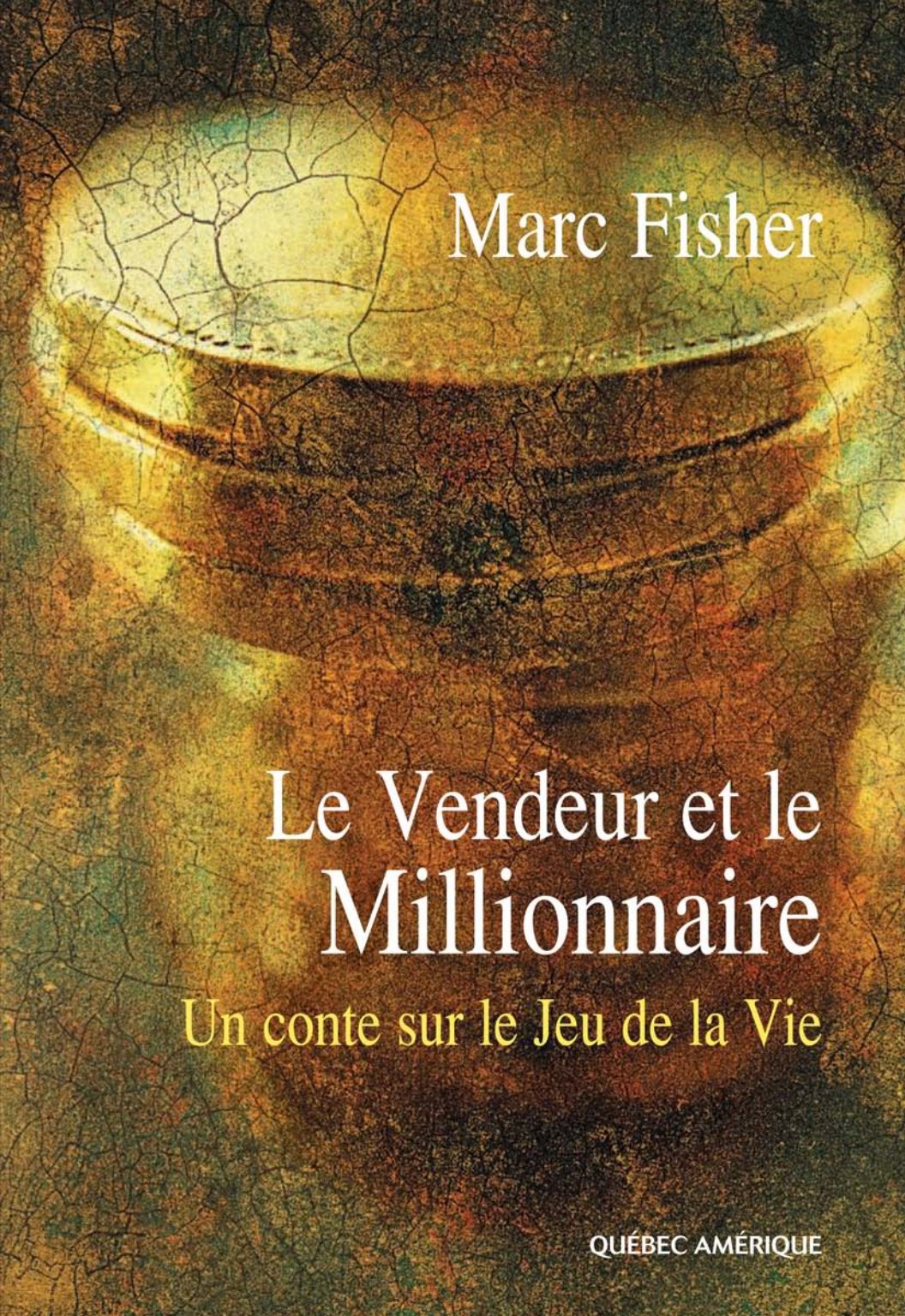
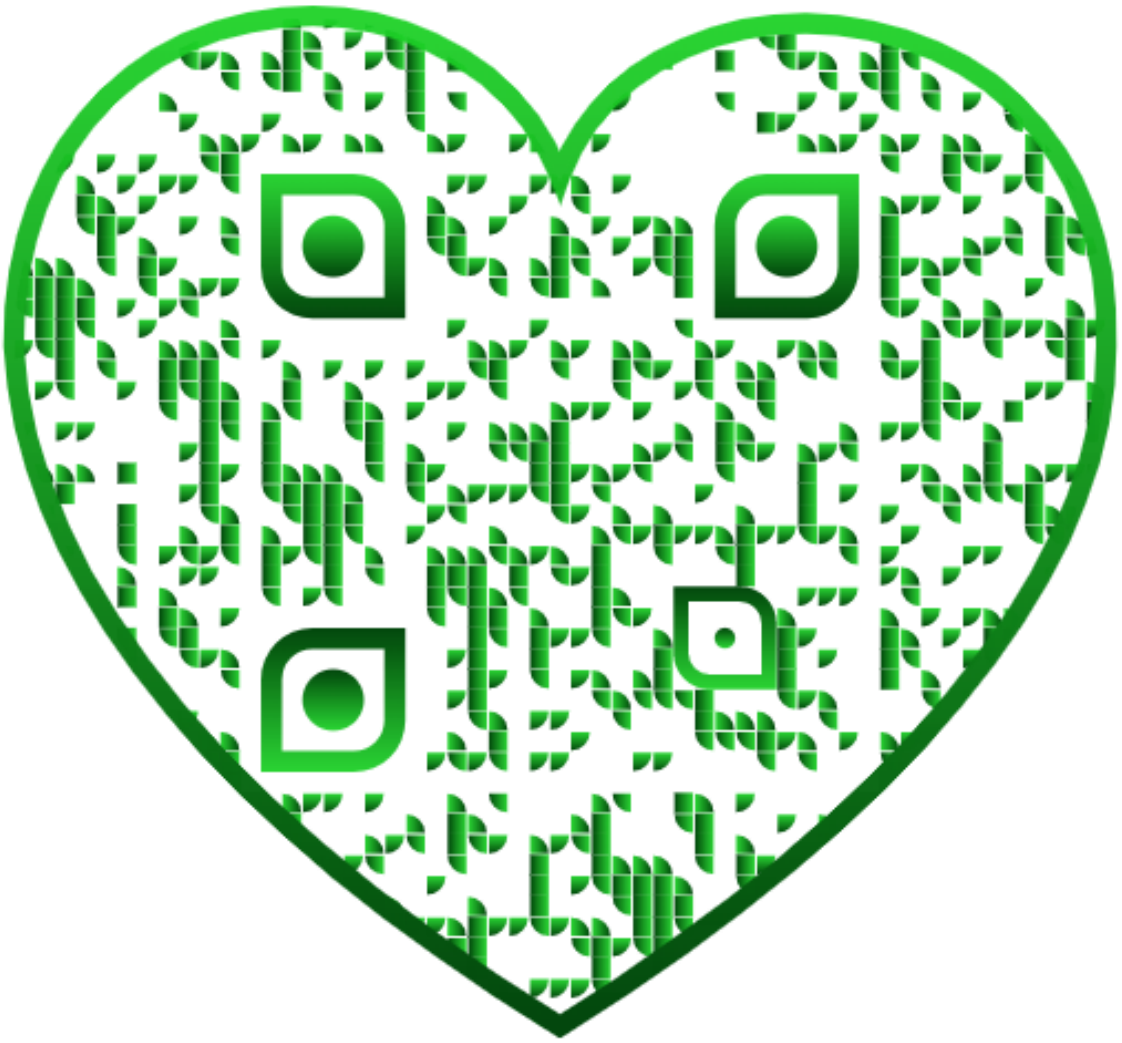

Marc Fisher
Le Vendeur et le Millionnaire
Un conte sur le Jeu de la Vie
QUÉBEC AMÉRIQUE



Le Vendeur et le Millionnaire

Du même auteur
chez Québec Amérique

Miami, roman, Montréal, 2001.
Conseils à un jeune romancier, roman, Montréal, 2000.
Le Cadeau du millionnaire, roman, Montréal, 1998.
Les Hommes du zoo, roman, Montréal, 1998.
Le Millionnaire, roman, Montréal, 1997.
Le Livre de ma femme, roman, Montréal, 1997.
Le Golfeur et le Millionnaire, roman, Montréal, 1996.
Le Psychiatre, roman, Montréal, 1995.

Le Vendeur et le Millionnaire

Un conte sur le Jeu de la Vie

MARC FISHER

QUÉBEC AMÉRIQUE

Données de catalogage avant publication (Canada)

Fisher, Marc
Le Vendeur et le Millionnaire
(Tous continents)
ISBN 978-2-7644-0221-4 (Version imprimée)
ISBN 978-2-7644-2111-6 (PDF)
ISBN 978-2-7644-2112-3 (EPUB)

I. Titre. II. Collection.
PS8581.O24V46 2003 C843'.54 C2003-940136-7
PS9581.O24V46 2003
PQ3919.2.P64V46 2003

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres –

Le Conseil des Arts du Canada | The Canada Council for the Arts

SODEC Québec

Gestion SODEC.
Les Éditions Québec Amérique bénéficient du programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada. Elles tiennent également à remercier la SODEC pour son appui financier.

Québec Amérique
329, rue de la Commune Ouest, 3e étage
Montréal (Québec) Canada H2Y 2E1
Téléphone : 514-499-3000, télécopieur : 514-499-3010

Dépôt légal : 1er trimestre 2003
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Mise en pages : André Vallée
Révision linguistique : Diane Martin

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© 2003 Éditions Québec Amérique inc.
www.quebec-amerique.com

1

Il y a de ces jours où mieux vaudrait ne s'être jamais levé. On dirait que les circonstances, les êtres que l'on rencontre se sont secrètement ligués pour empoisonner notre existence. Le bouclier invisible de notre chance semble s'être abaissé tout à coup, et alors n'importe quoi peut arriver : un accident de voiture, une mauvaise nouvelle, une maladie...

C'est un de ces matins apparemment néfastes – en supposant bien entendu qu'il y ait des jours fastes et des jours néfastes – que vécut Simon Martin en ce lundi pluvieux du mois de mai.

Son réveil ne sonna pas – ou à tout le moins Simon ne l'entendit pas. Ce fut son chien Max, un mignon petit lhassa apso, qui l'arracha à la torpeur de son sommeil. L'animal ne se souciait pas tant que son maître fût en retard pour son travail : il lui réclamait tout simplement sa pitance. D'ailleurs en vain, car lorsque Simon vit enfin l'heure, il ne se laissa pas attendrir par son chien, ne prit même pas le temps de se doucher, endossa le premier costume qui lui tomba sous la main, fourra dans sa serviette les dossiers dans lesquels il s'était absorbé jusque tard la veille et sortit sans vérifier le temps qu'il faisait : or il pleuvait.

Il n'avait pas le temps de remonter passer un imperméable ou prendre un parapluie. De toute manière, il n'était pas garé très loin. Il se couvrit la tête avec sa serviette, courut vers sa voiture. Au moment où il l'atteignait avec soulagement, il perdit quelques secondes à trouver ses clés et un conducteur distrait l'éclaboussa copieusement. Simon laissa échapper un juron. Un costume qu'il venait de faire presser et des chaussures toutes neuves !

Il monta dans sa voiture, une belle Audi A4 grise qui, lui semblait-il, convenait bien à un homme de son âge, un homme de quarante-deux ans qui en paraissait à peine trente-cinq, avec son absence presque complète de cheveux gris, un visage pratiquement dépourvu de rides, et une taille, une énergie de jeune homme.

Décidément, la journée commençait mal. Il aurait dû rester au lit, d'autant qu'il avait éprouvé une légère lassitude au réveil. Il est vrai qu'il avait dormi médiocrement. Un cauchemar dont il n'aurait pas gardé le souvenir avait-il gâché son sommeil ? Ou était-ce l'absence de sa femme ? Elle avait passé la nuit chez une amie de Saint-Sauveur – il habitait Montréal – et comme il n'était pas accoutumé de dormir seul...

Il voulut se raser – il gardait son rasoir Braun dans sa voiture parce qu'il considérait que c'était une perte de temps de se raser comme tout le monde dans la salle de bains ! Mais au bout de trois passages sur sa joue gauche, le rasoir se tut : la pile était à plat !

Il arriva bientôt chez Magisoft, une compagnie de logiciels d'une soixantaine d'employés, sise rue de la Commune dans le Vieux-Montréal, où il travaillait depuis cinq ans à titre d'adjoint du directeur des ventes. Quelques employés le regardèrent avec une certaine insistance, comme si son retard – il était arrivé à dix heures au lieu de neuf heures – avait quelque chose de vraiment répréhensible.

À moins que ce ne fussent tout simplement ses joues mal rasées, ses paupières encore un peu lourdes, son costume froissé par la pluie : les gens attachent tellement d'importance aux apparences...

Lorsqu'il entra dans son bureau, sa secrétaire, Alice Granger, brillait par son absence. Elle était peut-être partie à la salle de photocopie ou à la cafétéria.

Le bureau de Simon était une petite pièce décorée sobrement. Sur sa table de travail toute lisse, peu de choses : son ordinateur, une lampe halogène, quelques tablettes, et un très beau portrait de sa rayonnante femme, Stéphanie, avec ses grands yeux verts lumineux et sa longue chevelure noire bouclée. Et au bord de sa fenêtre, une plante, unique, une violette africaine que lui avait donnée sa secrétaire quelques années plus tôt.

Tout de suite, comme il le faisait machinalement chaque matin, il ouvrit son ordinateur pour vérifier s'il avait reçu du courrier pendant le week-end.

Il tapa son mot de passe mais sans succès. C'était pourtant facile à retenir puisqu'il s'agissait des quatre

premières lettres du nom de sa femme : step. Il le composa à nouveau, plus lentement, avec l'application d'un écolier mais, curieusement, l'accès à son menu principal lui fut une fois de plus refusé. Son front tout à coup se couvrit de fines gouttelettes de sueur. Perdait-il précocement la mémoire, comme il arrive à certaines personnes atteintes d'alzheimer ? Ou devenait-il carrément fou ?

Il faisait une troisième tentative lorsque son patron, Henri Zeller, sexagénaire presque complètement chauve, au regard rendu encore plus sévère par de grosses lunettes noires, entra dans son bureau en compagnie d'un gardien de sécurité.

— Simon, je n'ai pas de bonnes nouvelles. Il y a eu une réunion de la nouvelle direction ce week-end et...

— Je suis congédié ?

— Oui, malheureusement. Ils ne m'ont pas laissé le choix. Ils veulent rationaliser les opérations. Ça n'a rien à voir avec toi. Il ne faut pas que tu le prennes personnellement.

— Ils ne peuvent pas faire ça ! protesta-t-il. Lorsque je suis arrivé ici, le service des ventes était en chute libre, je me suis défoncé pendant cinq ans pour le remonter...

— Je sais, Simon, je sais...

— Alors, si tu le sais, pourquoi n'as-tu rien fait ?

— J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour les convaincre de te garder, mais ils n'ont rien voulu entendre. Ils veulent du sang neuf.

Du sang neuf, comme de bons petits vampires bien cachés derrière leur cravate de soie et leurs larges sourires d'administrateurs. Simon se tut. Il n'en revenait pas. Il était viré, comme ça, du jour au lendemain, après cinq ans de loyaux services.

Roger Boyer, le garde de sécurité de la compagnie, un homme de petite taille plutôt grassouillet, paraissait embarrassé au plus haut point par la situation, gardait les paupières baissées, n'osait affronter le regard indigné de Simon, avec qui il avait souvent bavardé amicalement.

— Je vais te demander de me remettre immédiatement la carte de crédit de la compagnie.

Simon la retira de son portefeuille, la jeta sur son bureau avec dédain.

— Et ton cellulaire...

Il obtempéra.

— J'ai besoin aussi des clés de ta voiture...

Il défit les clés de son trousseau, les jeta par terre.

— Autre chose avec ça ? Ma cravate, mes sous-vêtements ?

— Tu ne devrais pas réagir ainsi, Martin, lui reprocha Zeller, qui se pencha pour récupérer les clés. Ne t'imagine pas que c'est agréable pour moi.

Simon préféra se taire. Zeller esquissa un demi-sourire puis remit les clés de la voiture au gardien en expliquant :

—Vous accompagnerez monsieur Martin à sa voiture pour qu'il puisse récupérer ses effets personnels lorsqu'il aura terminé ici.

Et, se tournant vers Simon :

—Je te demanderais d'avoir quitté ton bureau d'ici quinze minutes...

—Quinze minutes, c'est trop, rétorqua Simon. Je n'aurai pas besoin de tant de temps pour vider ce foutoir. Regarde, c'est facile.

Et il arracha violemment les deux premiers tiroirs de son bureau et en fit voler le contenu sur le plancher. Le gardien, étonné par la violence de Simon, eut un mouvement de recul.

Zeller intervint :

—J'espérais que nous n'en viendrions pas là, Simon.

Et il regarda en direction du garde de sécurité, que la situation ennuyait. Simon s'interrompit, eut un sourire suave.

—Oh, je cherchais simplement à être aussi efficace que la nouvelle direction.

Zeller le considéra avec scepticisme.

—Je... j'aimerais simplement que tu restes calme, Simon, sinon je vais être obligé de demander à monsieur Boyer d'intervenir.

Simon se contenta de tourner les paumes vers le plafond et de sourire avec l'air de dire : « Tu vois, je suis calme, il n'y a rien à craindre... »

—Quand tu auras terminé ici, reprit Zeller, tu pourras passer prendre ton chèque de séparation au bureau des ressources humaines.

Les ressources humaines... Quelle épithète dérisoire ! pensa Simon.

Zeller lui tendit la main, et Simon eut un petit geste enfantin. Il fit mine de la lui serrer puis la retira au dernier moment.

— Nouvelle politique de la haute direction, plaisanta-t-il pour commenter son geste.

Le gardien de sécurité eut un sourire vite réprimé par le regard réprobateur de Zeller.

— Comme tu veux, laissa tomber Zeller, qui tourna les talons et sortit.

Simon se retrouva seul avec le garde silencieux. Il jeta un regard circulaire dans son bureau. Ça faisait drôle tout de même. Il y avait passé cinq ans de sa vie, avait vécu une foule d'émotions, des défaites, des triomphes, et dans quelques minutes ce serait fini...

C'était curieux, la vie. Aurait-il pensé, le vendredi précédent, alors qu'il quittait avec soulagement le bureau après une de ses plus difficiles semaines que, le lundi matin suivant, il serait remercié de ses services ?

Quinze minutes...

Zeller lui avait généreusement alloué quinze minutes...

Pour faire un trait sur cinq ans de sa vie, dont de nombreuses photos accrochées aux murs rappelaient les hauts faits : le tournoi de golf d'une fondation, un souper bien arrosé pour célébrer un gros contrat, une brillante partie de bureau de Noël avec ses collègues. Qu'il ne reverrait plus...

Il achevait de récupérer – ou de jeter – ses dossiers personnels sous la supervision attentive du garde, lorsqu'il vit apparaître à sa porte Louis Berger, un des meilleurs vendeurs de l'équipe qu'il avait lui-même embauché quelques années plus tôt.

— Oh, Simon, tu es... je suis content que tu sois encore là... je voulais en profiter pour te saluer et te souhaiter bonne chance... dit Berger.

C'était un dynamique jeune homme de trente ans, aux dents étincelantes et aux cheveux noirs, bien gominés. Il portait une boîte de carton remplie d'effets personnels, comme s'il avait lui aussi été congédié. Mais sa mine resplendissante annonçait tout autre chose, que Simon ne mit qu'une fraction de seconde à comprendre. C'était Louis Berger qui le remplaçait, et il était si impatient d'occuper son nouveau bureau qu'il n'avait même pas eu la décence d'attendre un peu. Cruelle chaise musicale corporative ! Oui, Louis Berger, qui accourait alors que ses propres cendres étaient encore chaudes. Louis Berger, à qui il avait donné une chance quelques années plus tôt même si sa feuille de route était tout sauf reluisante : il avait en effet un passé d'alcoolique qui avait soulevé de sérieux doutes auprès de l'administration. Simon jeta un regard désabusé vers la boîte de carton que son successeur transportait.

— Tu le savais depuis quand ? demanda-t-il.

— Je... je voulais t'en parler, bafouilla Louis Berger d'une voix coupable.

— Depuis quand ? insista Simon.

— Seulement deux semaines...

— Seulement deux semaines, laissa tomber Simon en souriant et en jetant un regard méprisant à son collègue. Et toutes les fois que nous avons parlé ensemble depuis, tu n'as pas cru bon de me prévenir ?

— Ils me l'ont interdit.

— Ils te l'ont interdit.

Et dire qu'il croyait avoir en Louis un ami sincère, qu'il l'avait reçu des dizaines de fois à la maison ! Et voilà qu'à la première occasion l'autre le trahissait.

— Ce n'est pas aussi simple que tu penses, protesta Louis. Ils m'ont donné le choix : c'était ça ou la porte.

Évidemment, les choses n'étaient jamais aussi simples.

Ils n'étaient que des humains.

Pris dans une course de rats.

— Bon, je... je te laisse le temps de faire ce que tu as à faire... Je... je te souhaite bonne chance... ajouta Berger.

Simon ne parlait pas, se contentait de l'écouter en le dévisageant.

— De toute manière, avec le talent que tu as et ta réputation dans le milieu, je suis certain que tu n'auras pas de difficultés à te replacer...

— Va te faire foutre !

Berger s'en retourna avec sa boîte. Il reviendrait plus tard. Quand le champ serait libre. Et l'odeur du sang moins fraîche.

Il venait à peine de sortir que la secrétaire de Simon entra dans le bureau, le visage décomposé. Elle revenait des toilettes où elle avait tenté de refaire son maquillage. Blonde, bien en chair sans être véritablement grasse, Alice Granger était, à quarante-cinq ans, une femme appétissante. Elle remarqua le désordre dans le bureau, les papiers épars sur le plancher, les tiroirs renversés.

— Que s'est-il passé... je...

— Ce n'est rien, la rassura Simon. Juste une nouvelle décoration. J'avais besoin de changement.

Elle ne le croyait pas évidemment, mais il ne lui laissa pas le temps de l'interroger.

— Mais vous, ça ne va pas, si je ne m'abuse, madame Granger ?

Il l'appelait toujours ainsi, « madame Granger », jamais simplement Alice, comme elle l'aurait souhaité, et cette déférence la vieillissait, lui semblait-il, d'autant qu'il se montrait volontiers familier avec les secrétaires plus jeunes. Elle émit une réponse imperceptible.

— C'est Paul ? demanda Simon.

— Paul m'a quittée la semaine dernière.

— Ah oui, c'est vrai, j'oubliais...

Elle ne se formalisa pas de cet oubli. Elle savait que son patron avait toujours la tête pleine de mille idées, et surtout qu'il ne pouvait s'intéresser à elle comme elle s'intéressait à lui.

— Madame Granger, je... je ne sais pas si vous êtes au courant à mon sujet...

— Oui, je viens juste de l'apprendre...

Et, en disant ces mots, elle fondit en larmes.

— Il ne faut pas pleurer pour si peu, s'empressa de protester Simon, je me serai retrouvé quelque chose dans un mois.

— Moi aussi j'ai été virée.

— Oh, je ne savais pas, je... je suis vraiment désolé.

Simon s'avança vers sa secrétaire et la serra dans ses bras. Émue par cette étreinte inattendue, elle respira son eau de toilette. Une eau dont elle avait secrètement acheté un flacon pour pouvoir en humer le parfum le week-end et avoir le sentiment, même illusoire, que Simon était près d'elle, dans son petit appartement solitaire que Paul, son ancien ami, n'avait jamais voulu partager : il voyait d'autres femmes, c'était plus fort que lui.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? lui demanda Simon, qui venait de la repousser délicatement.

— Je vais sauter dans mon jet personnel, aller réfléchir quelques jours dans mon condo de Palm Beach, puis je vais... m'inscrire à l'assurance-emploi, dit-elle à travers ses larmes.

Ils passsèrent encore quelques minutes ensemble, puis, au moment où Simon allait partir, escorté par le garde de sécurité, Alice Granger lui dit :

—Si jamais vous avez besoin de quelqu'un dans votre nouvel emploi, j'ai beaucoup aimé être votre secrétaire.

—Moi, j'ai beaucoup aimé être votre patron, enfin je veux dire... vous êtes une secrétaire hors pair.

Et il sortit.

Lorsqu'elle se retrouva seule dans le bureau, quelques minutes plus tard, Alice Granger se rendit compte que Simon, qui avait pour ainsi dire tout laissé derrière lui – sauf le portrait de sa femme – avait oublié la chose la plus précieuse : la violette africaine qu'elle lui avait offerte.

Avec un serrement au cœur, elle s'empressa de la récupérer.

2

Dans le terrain de stationnement, Simon, les larmes au yeux, restait immobile, comme figé, somnambule, à côté de son ancienne Audi, qu'il avait tant adoré conduire. Il tenait son porte-documents dans une main, son rasoir dans l'autre. Il lui semblait que ce vieux Braun était tout ce qui lui restait.

Mais non, c'était faux : il avait dans son porte-documents son chèque de séparation !

C'était moins que ce qu'il avait anticipé – n'est-ce pas toujours le cas ? – mais on lui avait tout de même remis, se basant sur un calcul qu'il n'avait guère compris, un chèque d'un peu plus de vingt mille dollars. C'était mieux que rien, même si la somme représentait beaucoup moins que six mois de salaire et qu'après cinq années il aurait été en droit de s'attendre... En droit : expression dérisoire lorsque vous faites face à plus fort que vous...

Une voiture s'immobilisa juste derrière lui, le fit sursauter. Elle était conduite par un homme d'une cinquantaine d'années au visage bouffi. Lorsqu'il aperçut Simon, qui semblait fixer bizarrement son rasoir, les joues mal rasées et mouillées de larmes, il fronça les sourcils.

—Vous arrivez ou vous partez ? demanda-t-il à Simon.

—Je pars, répliqua-t-il.

Et il serra le Braun dans sa poche, mais au même moment il fut pris d'une inquiétude soudaine : il était si secoué par son congédiement que, dans un mouvement de distraction, il avait bien pu laisser son chèque de séparation sur le bureau du directeur des ressources humaines.

Il posa son porte-documents sur le sol, l'ouvrit largement, le fouilla avec fébrilité devant le regard de plus en plus impatient du quinquagénaire qui attendait pour prendre sa place.

Au bout de quelques secondes, il trouva l'enveloppe, l'ouvrit, y vit avec soulagement le chèque. Il le contempla un instant. Vingt mille dollars... Ce n'était pas le Pérou, mais cela lui donnerait tout de même le temps de voir venir. Et puis dans quelques semaines, quelques mois tout au plus, il aurait trouvé un autre emploi, c'était certain. D'ailleurs ce congédiement inattendu avait peut-être du bon : il en profiterait pour prendre avec sa femme des vacances méritées. Ils en avaient tous les deux grandement besoin.

Il préféra placer le chèque dans la poche intérieure de sa veste, ce qui était évidemment plus sûr que de le laisser dans son porte-documents qu'il pouvait fort bien oublier quelque part, surtout en une pareille journée où il était si mal luné. Et, contrairement à ce

que le conducteur du véhicule s'imaginait, il ne monta pas dans l'Audi mais partit à pied. L'homme jura, s'éloigna en faisant crisser ses pneus. Simon haussa les épaules et fit un doigt d'honneur : il y avait dans la vie des désagréments nettement plus importants, il était bien placé pour le savoir.

Il marcha d'un pas rapide vers la banque. Cela ferait le plus grand plaisir au gérant de le voir déposer pareille somme, car depuis quelques mois le banquier le tarabustait pour qu'il fasse redescendre sa marge de crédit à un niveau acceptable.

Aussi, malgré son congédiement, c'est avec une certaine gaieté qu'il se présenta à la banque. Une jolie caissière l'accueillit. Lorsqu'elle vit le montant du chèque qu'il lui présentait, elle esquissa un sourire : ce n'était pas la première fois qu'elle voyait un chèque de cette importance – et elle en avait vu de bien plus élevés – mais c'était tout de même une somme rondelette.

Une fois le chèque déposé, la caissière imprima le solde du compte, qu'elle remit à Simon.

Il grimaça. C'était inscrit : solde, 3210,35 $.

— Mademoiselle, je pense que vous avez fait une erreur, protesta-t-il. C'est un chèque de vingt mille dollars que je viens de déposer, pas de deux mille. Et j'ai une marge de crédit de vingt mille dollars...

La jeune caissière parut embarrassée, vérifia sur son écran et, comme ce qu'elle avait fait paraissait exact, elle répliqua :

— Je ne sais pas quoi vous dire, je pense que vous devriez voir le gérant.

Sans demander son reste, Simon se dirigea d'un pas rapide vers le bureau du gérant, dans lequel il entra comme un coup de vent. Gérard Courvoisier, un homme bedonnant de quarante-trois ans, parut contrarié par sa brusquerie.

— Qu'est-ce qui se passe avec mon compte, Gérard ? Je viens de déposer un chèque de vingt mille dollars, et la caissière m'annonce que mon crédit disponible n'est que de trois mille dollars ! Dis-moi qu'il y a une erreur et que je suis en train de faire un mauvais rêve !

— Écoute, le renouvellement de ta marge de crédit venait à terme la semaine dernière. J'ai laissé plusieurs messages chez toi, mais tu ne rappelles jamais, et ce matin, en téléphonant à ton bureau, j'ai appris que tu avais perdu ton emploi, alors pour le moment, nous ne pourrons pas te permettre d'utiliser ta marge de crédit...

— Je n'ai plus de marge de crédit ? explosa Simon.

— Ne monte pas sur tes grands chevaux, Simon. C'est seulement temporaire.

— C'est tout de suite que j'en ai besoin, pas dans un an !

— Écoute, Simon, ce n'est pas moi qui fais les règlements, c'est la banque ! Je me contente de les appliquer. Il ne faut pas que tu le prennes personnellement...

Tiens, c'était la deuxième fois dans la même journée qu'on lui disait de ne pas prendre les choses personnellement, alors qu'on le bafouait sans ménagement ! Est-ce qu'on s'était passé le mot pour le mettre à bout ?

Outré, et voyant qu'il n'obtiendrait rien, Simon quitta le bureau du gérant sans ajouter un mot. Mais avant de sortir de la banque, il s'empressa d'aller retirer les quelque trois mille dollars qui lui restaient. Au moins, cet argent-là, personne ne le lui enlèverait !

3

À la porte de la banque, un mendiant, tendant la main vers Simon, lui demanda :

— Auriez-vous un peu d'argent ?

C'était un homme d'environ soixante-dix ans, qui portait un feutre passablement déformé et un vieux manteau noir qu'égayait cependant, à la boutonnière, une très belle rose rouge. Quant à ses souliers, ils juraient avec le reste de sa tenue, car ils étaient visiblement neufs et sans doute coûteux, ce qui surprenait chez un homme d'aussi modeste condition.

— De l'argent ? Vous me demandez de l'argent, à moi ? Je n'en ai pas. Je suis probablement plus pauvre que vous.

— Oh ! je suis vraiment désolé.

Et, retirant délicatement la rose de sa boutonnière, le mendiant l'offrit à Simon :

— Tenez, dit-il, ce n'est pas grand-chose, mais ça vous portera peut-être chance.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec une fleur ? le rabroua Simon. C'est d'argent que j'ai besoin, pas de roses !

— Dans ce cas... dit le mendiant.

Il fourra la main dans la poche droite de son grand manteau et en tira un billet de cinq dollars, qu'il présenta aimablement à Simon :

— Tenez, dit-il, allez prendre un bon café à ma santé.

Voilà qu'un mendiant lui offrait de l'argent, à lui, Simon Martin qui, quelques minutes plus tôt, était encore, ou du moins se croyait encore, adjoint du directeur des ventes de Magisoft et gagnait plus de soixante mille dollars par année, sans compter les primes et tous les avantages ! Ce mendiant voulait-il se payer sa tête avec ce billet de cinq dollars qu'il lui tendait ironiquement sous le nez ?

Simon eut d'abord envie de l'envoyer promener, mais se contenta de pousser un soupir de dégoût avant de s'éloigner en direction de la rue Saint-Laurent. Il n'avait pas fait vingt pas qu'il fut pris d'un remords soudain. Bien sûr, il venait de passer la pire avant-midi de sa vie, bien sûr il avait été congédié brutalement, il avait été dépossédé de sa voiture et de son cellulaire, on lui avait retiré sans avis sa précieuse marge de crédit, mais il avait quand même plus de trois mille dollars dans les poches ! Il aurait pu donner une petite aumône au mendiant qui lui faisait la leçon en lui offrant cinq dollars.

Simon rebroussa chemin, aperçut bientôt, de dos, le mendiant qui s'éloignait. Il le rattrapa, lui tapota l'épaule en disant :

— Monsieur, tenez...

L'homme se retourna, aperçut le billet de dix dollars que Simon lui présentait, sourcilla comme s'il avait affaire à un fou. Simon esquissa une moue confuse : c'était un client qui sortait de la banque, vêtu d'un imperméable noir semblable au manteau du mendiant.

— Oh ! excusez-moi, dit Simon en renfermant la main sur le billet de banque, je... je vous ai pris pour quelqu'un d'autre.

L'homme ne dit rien et haussa les épaules avant de continuer son chemin. Simon remit le billet dans sa poche, et il resta un instant immobile sur le trottoir. Comme s'il ne savait plus où aller. On aurait dit que la disparition du mendiant avait encore ajouté à son trouble. C'était comme un cauchemar où l'on n'a plus aucune prise sur rien, où aucune loi de la vie normale ne semble tenir. C'était insupportable, à la fin. Devenait-il fou ? Que se passait-il ?

Marcher.

Il lui fallait marcher.

Ne pas rester sur place.

Ne pas penser.

Non, ne pas penser. Surtout pas à ce que sa femme allait dire lorsqu'il lui annoncerait qu'il avait été viré.

D'autant que, comme elle était artiste peintre, Simon était pour ainsi dire le seul soutien de la famille. Du moins jusqu'à ce qu'elle soit découverte. Ce qui se produirait à coup sûr à sa prochaine exposition, elle en avait la certitude intime. Mais en

attendant, ce n'était pas avec les dérisoires dollars que lui rapportait la vente occasionnelle de ses toiles que... enfin, il se comprenait.

Il tourna les talons, s'éloigna de la banque.

Et il marcha ainsi pendant des heures, repoussant le plus longtemps possible le moment où il devrait affronter sa femme et lui annoncer la mauvaise nouvelle. Chemin faisant, il tentait de se redonner courage, se répétait que ce n'était qu'une mauvaise passe, que quarante-deux ans, c'était encore fort jeune, même s'il avait été remplacé par quelqu'un de dix ans son cadet, que ces quarante-deux ans, de toute manière, il ne les faisait pas. Non, il n'était pas fini, et même sans diplôme, grâce à son expérience dans la vente et ses relations dans le milieu, il se retrouverait aisément du travail.

Il estima que mieux valait ne rentrer à la maison que vers dix-huit heures, heure habituelle de son retour. Sinon sa femme aurait des doutes – ou devinerait tout – et l'interrogerait avant même qu'il ait le temps de la préparer à la mauvaise nouvelle. D'ailleurs, il pourrait faire passer cette mauvaise nouvelle en lui annonçant triomphalement qu'il l'emmenait en vacances, avec les vingt mille dollars de paie de séparation. Mais non, où avait-il la tête ? Il avait déjà oublié qu'on lui avait brutalement retiré sa marge de crédit et qu'ironiquement il n'avait pas un sou de plus à dépenser...

— Chérie ! cria-t-il machinalement en entrant dans son appartement de la rue Saint-Denis, près de L'Express, un deuxième étage qu'il avait acheté une dizaine d'années auparavant et rénové avec goût, préservant son cachet ancien, ses murs de brique, ses vieilles boiseries de chêne.

Mais il n'obtint pas de réponse et, au lieu de sa femme, ce fut son chien Max qui l'accueillit, avec d'ailleurs beaucoup d'enthousiasme. Il était affamé, de toute évidence. Simon se passa la réflexion que, si Max n'avait pas encore été nourri, c'était forcément que, contre toute attente, Stéphanie n'était pas encore rentrée. Curieux, pensa-t-il. Il appela de nouveau sa femme, d'une voix plus haute, qui traverserait assurément la porte de son atelier, dans lequel elle aimait tant s'enfermer. Il n'obtint pas davantage de réponse. Tout de suite, Simon s'inquiéta. Ce n'était pas du tout le genre de sa femme, d'autant qu'avec la préparation de son exposition automnale elle était débordée et que, pour elle, chaque heure comptait.

Il poussa la porte de l'atelier : le chevalet avait disparu, de même que les pinceaux, les toiles, tout.

Il se précipita dans la chambre à coucher. La porte de la penderie était ouverte, de même que les tiroirs de sa commode. Ils étaient vides.

Alors la brutale vérité le frappa de plein fouet : sa femme était partie.

4

Combien de bouteilles de bordeaux avait-il bues, assis à une terrasse de la rue Saint-Denis, non loin de son appartement, si près, en fait, qu'il pouvait en guetter la porte d'entrée, car il espérait quand même le retour de sa femme ?

Il ne le savait pas, il ne les avait pas comptées et puis, de toute manière, maintenant que Stéphanie était partie, elle ne pourrait pas le lui reprocher. À la vérité, de perdre ainsi la même journée sa femme et son travail, ç'avait été simplement trop. Trop pour se retenir de boire jusqu'à l'ivresse, de boire jusqu'à ne plus savoir où il habitait, si bien que, lorsqu'il avait enfin quitté la terrasse de la rue Saint-Denis, tard dans la nuit, il avait marché comme un somnambule jusqu'au square Saint-Louis. Là, il avait voulu s'asseoir sur un banc, mais avait raté son coup, s'était affalé sur le sol et ne s'était pas relevé.

C'était le petit matin maintenant, il devait être environ sept heures et demie, et les passants qui voyaient Simon se demandaient ce qu'un homme en costume et cravate pouvait bien faire là, endormi comme un mendiant dans une des allées du square Saint-Louis.

Ce qui le tira de son lourd sommeil éthylique, ce fut une sensation de fraîcheur sur le front. Il crut d'abord que c'était son fidèle lhassa apso qui tentait à sa manière coutumière de le réveiller. Il entrouvrit les yeux. Mais non, ce n'était pas Max, et il ne se trouvait pas dans sa chambre, mais allongé tout habillé dans un parc qu'il reconnut sans peine en même temps que le souvenir de la veille lui revenait : le guet inutile de son appartement, sa longue beuverie désespérée, son errance qui l'avait conduit au square Saint-Louis...

Ce n'était pas Max qui était près de lui mais, curieusement, le mendiant qu'il avait rencontré la veille à la porte de la banque. L'homme portait le même vieux manteau noir, le même chapeau usé, les mêmes souliers bien vernis. Agenouillé près de lui, il lui épongeait délicatement le front avec un mouchoir. Dans ses yeux bleus brillait une profonde compassion, comme si c'était son propre fils qui était allongé là.

Simon fronça les sourcils. Quel curieux hasard de retrouver ce mendiant, d'autant que, la veille, il l'avait éconduit sans ménagement. En tout cas, le pauvre ne semblait pas lui en tenir rigueur.

Une inquiétude traversa l'esprit de Simon. Il se rappela qu'il avait eu plus de trois mille dollars sur lui et se dit que peut-être ce vieil homme cherchait simplement à endormir sa méfiance pour le voler... si ce n'était déjà fait !

Simon se redressa et, toujours assis dans l'allée du parc, s'empressa de fourrer la main dans sa poche, et palpa avec soulagement la liasse de billets.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda le vieil homme.

— Oh, je... je pense que j'ai un peu trop bu hier soir...

— Quel est votre nom ?

— Simon Martin. Et vous ?

— Oh, la plupart des gens m'appellent le millionnaire.

— Le millionnaire ?

Un fou rire s'empara de Simon. Le millionnaire... Alors qu'il était vêtu de haillons et qu'il mendiait dans les rues de Montréal ! Pourquoi pas Napoléon ou César, tant qu'à y être ! L'homme était peut-être dérangé, comme il arrive à tant de gens de cette sorte qui, outre qu'ils mendient, boivent inconsidérément, et perdent la boule, c'est connu. Et pourtant, il n'avait pas l'air déséquilibré. Bien au contraire, il semblait posséder une sérénité, un calme peu communs, comme si les problèmes de la vie, de l'âge, ne l'avaient pas atteint. Le rire de Simon s'apaisait peu à peu, dont il allait s'excuser – car ce n'est pas bien de rire des gens, surtout des inconnus qui vous prêtent secours – mais le mendiant le devança :

— Vous avez raison de rire ainsi, tout est relatif. On est toujours le riche ou le pauvre de quelqu'un d'autre. Vous pouvez m'appeler comme vous voudrez.

—Alors je vais vous appeler monsieur le millionnaire.

—Allons prendre un café, proposa le millionnaire.

Simon aurait sans doute eu davantage besoin d'un grand verre d'eau et de trois aspirines, parce qu'il avait un mal de tête carabiné : le bordeaux, le soir, c'est formidable, mais le matin, il faut en payer douloureusement le prix.

—Pourquoi faites-vous tout cela pour moi ? demanda Simon, que la question chicotait. Je veux dire... vous ne me connaissez pas, je suis un parfait étranger pour vous, je... je suis bien habillé, je veux dire... je porte un complet et vous... enfin normalement ce serait plutôt à moi de vous offrir un café...

—Je veux vous demander quelque chose.

—Ah bon, je vois, rétorqua Simon d'un ton légèrement contrarié, comme s'il venait d'éventer l'arnaque du mendiant, vous voulez de l'argent ?

Ce fut au tour du millionnaire d'être pris d'un rire homérique, qu'il réprima pourtant le plus vite possible.

—Je... non, je suis curieux, d'un point de vue anthropologique, ou philosophique si vous voulez. C'est que... vous avez l'air d'un jeune homme brillant, vous portez un beau complet, une cravate, et je vous retrouve le matin couché dans une allée du square Saint-Louis. Il y a quelque chose qui m'échappe et comme un des plus grands plaisirs de ma vie consiste à comprendre les choses, j'aimerais vous poser

quelques questions... Vous voyez, d'une certaine manière, c'est purement égoïste.

Simon le toisa. La réponse était originale, à tout le moins. Décidément, ce mendiant n'était pas un mendiant comme les autres. Était-ce pour cette raison que les gens l'appelaient le millionnaire ? En tout cas il était d'agréable compagnie, et c'était peut-être la chose dont Simon avait le plus besoin en ce moment : une présence amicale.

— Je vois... dit Simon.

Et, après une brève pause, il ajouta, un peu honteusement :

— Je ne sais pas ce qui a pu m'arriver, le ciel m'est tombé sur la tête d'un seul coup...

— Venez, dit aimablement le millionnaire.

Une minute plus tard, les deux hommes étaient attablés devant un café fumant au restaurant du coin. Le millionnaire demanda à Simon :

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Oh, je ne sais pas si vous voulez connaître mon histoire...

Avouer à un étranger, mendiant de surcroît, que sa femme venait de le quitter, Simon n'en avait pas vraiment envie.

Mais...

Stéphanie était peut-être déjà rentrée à la maison à l'heure qu'il était !

Elle avait changé d'idée – la nuit porte conseil – et, repentante, avait réintégré le domicile conjugal.

Elle avait simplement fait une fugue ou avait voulu lui donner une petite leçon. Et lui qui était paisiblement attablé avec ce mendiant alors que sa femme l'attendait peut-être impatiemment à la maison, prête à lui tomber dans les bras !

Il porta spontanément la main à sa poche pour prendre son cellulaire. Il avait oublié qu'il ne l'avait plus, qu'il avait dû le rendre à la compagnie la veille ! La force de l'habitude...

— Vous cherchez quelque chose ? demanda le millionnaire.

— Non.

Simon s'excusa auprès de lui, se leva pour aller téléphoner à l'entrée du restaurant. Après cinq sonneries, il tomba sur le répondeur et entendit la voix de sa femme, ce qui le troubla. Pourtant, il avait écouté des centaines de fois ce message : « Nous sommes absents, mais laissez-nous un bref message... »

Nous sommes absents...

Il laissa échapper un soupir de dépit : ç'aurait été trop beau que Stéphanie fût revenue. Il retourna à la table, plus pâle que lorsqu'il l'avait quittée. Le millionnaire lui dit :

— Vous n'avez vraiment pas l'air dans votre assiette.

— Je viens d'être viré. Oui, viré, jeté comme une vieille chaussette. Je me suis défoncé pendant cinq ans pour cette compagnie, et ma récompense ? La porte ! Mon patron est un minable.

— Si c'est le cas, vous devriez célébrer : qui veut travailler pour un minable ?

— Personne, je sais. Il reste que j'aurais préféré démissionner que me faire foutre à la porte.

— C'est tout à fait naturel... Mais, dites-moi, il y a quelque chose qui m'intrigue : pourquoi êtes-vous si convaincu que ce congédiement est un événement malheureux ? Ne croyez-vous pas que nous finissons toujours par avoir exactement la vie que nous avons choisie ?

— Je ne suis pas certain de vous suivre... dit Simon, éberlué par le raisonnement peu orthodoxe du millionnaire. Vous voulez me convaincre que j'ai choisi d'être renvoyé, que j'ai choisi de perdre l'Audi que la compagnie me fournissait, mon cellulaire, ma carte de crédit corporative ?

— Oui, précisément, répliqua le millionnaire et, ce disant, il plongea dans les yeux de Simon son regard profond.

— Vous, vous avez choisi de devenir mendiant ?

— J'adore la vie que je mène.

— Eh bien, pas moi !

— Peut-être parce que vous ne comprenez pas encore pourquoi ça vous arrive...

Simon ne répliqua pas et resta un instant songeur, comme s'il voulait s'imprégner des paroles du millionnaire. Puis tout à coup, une rougeur empourpra son front. C'est qu'il venait de se rappeler que, depuis sept ou huit mois, depuis une bonne année, même, il

avait perdu le feu sacré et s'était mis secrètement à espérer un changement, peut-être pas aussi brutal, aussi inattendu, mais tout de même, un renouveau dans sa vie... Et voilà que cette sourde espérance se concrétisait. Le vieux mendiant avait donc peut-être raison de dire qu'il avait finalement la vie qu'il avait choisie, et que par conséquent il n'avait qu'à s'en prendre à lui-même pour expliquer tous ses déboires. Pourtant, il le nia avec véhémence.

— Et puis, vous ne devriez pas dramatiser, vous êtes au chômage depuis quelques heures à peine, vous m'avez l'air d'un homme de talent, vous aurez retrouvé quelque chose dans le temps de le dire.

— Des emplois à soixante mille dollars par année, avec une foule d'avantages, il n'y en a pas des centaines de disponibles. Et puis, si j'avais autant de talent que vous le dites, ils ne m'auraient pas largué.

Le doute, l'insupportable doute au sujet de sa valeur commençait déjà à le ronger. Il faut dire que c'était une première pour lui. De toute sa carrière, jamais il n'avait été congédié, jamais la pensée ne l'avait effleuré qu'un jour il ferait partie de cette classe d'individus pourtant fort nombreuse : les chômeurs. *Chômeur*, le mot même avait quelque chose de désagréable à son oreille, d'effrayant presque, comme le mot *cancer* pour d'autres personnes.

Mais un premier raté, et l'édifice de sa confiance se mettait à chanceler. Était-ce une conséquence de la quarantaine, comme la chose arrive à des golfeurs qui

ne parviennent plus, passé un certain âge, à caler un roulé de trois pieds pour remporter un tournoi, parce qu'ils n'ont plus « les nerfs », comme on dit dans le jargon du golf ?

— Je ne pensais jamais que je perdrais mon poste... ajouta-t-il avec découragement.

— Vous ne devriez pas dire « mon poste ». Si c'était vraiment votre poste, ne croyez-vous pas que vous l'auriez encore ? Et puis, cessez de penser à ce qui n'est plus à vous... Lorsque vous faites ça, c'est comme si vous mendiiez en gardant le poing fermé. Comment voulez-vous que la Vie vous donne quelque chose ? Dans six mois, vous allez peut-être remercier le ciel d'avoir été congédié. Et peut-être même serez-vous horrifié à la pensée de ce que vous seriez devenu si vous ne l'aviez pas été.

5

— Sais-tu où est Stéphanie ?

— Non, lui assura Jessica.

Même si la conversation avec le millionnaire avait été réconfortante, Simon n'avait pas la tête à se mettre à la recherche d'un nouvel emploi. Enfin, pas tout de suite. Avant, il voulait savoir ce qui s'était passé avec sa femme fugitive. Qui était partie comme une étrangère, sans lui laisser une lettre, un mot d'explication. Après cinq ans de mariage. Aussi, en rentrant, avait-il aussitôt appelé Jessica, chez qui elle était censée avoir passé la nuit de dimanche à lundi.

— Elle ne t'a rien dit ?

— Non, je... rien, dit Jessica.

Il y avait une hésitation dans sa voix. De toute évidence, elle mentait.

— Elle ne t'a même pas confié qu'elle voulait me quitter ?

— Elle... elle m'a dit que ça n'allait plus très bien entre vous, c'est vrai, mais je ne savais pas que c'était si grave, qu'elle voulait... Je suis vraiment désolée...

Il ne croyait pas un traître mot de ce qu'elle racontait. Stéphanie lui avait probablement fait promettre de ne rien dire.

Il n'insista pas, raccrocha. Il pensa : sa mère, elle doit être chez sa mère. Il lui téléphona tout de suite.

— Allô, belle-maman, est-ce que Steph est là ?

— Euh... non, est-ce qu'elle a dit qu'elle devait venir me voir ?

— Non... enfin oui, elle a dit qu'elle passerait peut-être vous dire bonjour dans l'avant-midi. Si vous la voyez, est-ce que vous pouvez lui demander de me rappeler ?

— Il n'est rien arrivé de grave, j'espère ?

— Non, non... C'est juste que je voudrais lui parler.

Il raccrocha. Sa belle-mère ne savait rien. Si elle lui avait menti, elle était la plus grande comédienne du monde, et lui un parfait imbécile qui ne connaissait rien aux mères ni aux belles-mères.

Max était à côté de lui et glapissait. Bon, il fallait bien qu'il finisse par nourrir la pauvre bête, qui n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures. Lorsqu'il lui eut servi son repas – le chien méritait une triple portion que Simon n'hésita pas à lui donner – il passa à la douche, où il resta longuement sous les chauds jets d'eau.

Il pensait à la conversation qu'il avait eue avec l'excentrique mendiant. Ce que le vieil homme lui avait dit était peut-être vrai, au fond. Mais comment avait-il formulé cela au juste ? « Ce qui nous arrive, on l'a toujours souhaité. Notre vie, nous la choisissons. » Le départ si douloureux et inattendu de sa femme, ne

l'avait-il pas souhaité, comme il avait souhaité son congédiement ? Depuis six ou sept mois, ne lui arrivait-il pas de se demander ce que serait sa vie sans sa femme, s'il en venait à retrouver sa liberté ? Oui, n'avait-il pas été assez souvent visité par ces pensées fort peu conjugales, parce qu'il se disputait de plus en plus souvent avec Stéphanie et qu'ils faisaient de moins en moins souvent l'amour, sans savoir si c'étaient les querelles qui avaient engendré le refroidissement ou le refroidissement les querelles ? Il se rebiffa, comme si cette pensée le rendait honteux. Non, il n'avait pas souhaité, même confusément, le départ de Stéphanie, parce qu'il l'aimait, et la preuve, c'est que son départ le bouleversait, et la preuve, c'est qu'il versait des larmes que cachait commodément l'eau de la douche.

Il achevait de se doucher lorsqu'il entendit la sonnerie du téléphone. Il s'agita. Peut-être le téléphone sonnait-il depuis plusieurs coups. Était-ce sa femme qui l'appelait pour lui annoncer son retour ? Il se précipita, ne prit pas le temps de s'essuyer, au risque de se casser le cou sur les dalles humides de la salle de bains. Il passa complètement nu devant son chien éberlué par sa hâte dégoulinante, s'empressa de décrocher, mais déchanta : ce n'était pas sa femme, mais un préposé d'une compagnie de crédit.

— Monsieur Martin – le seul fait d'entendre une voix masculine le déprima suprêmement ! –, Louis Lebrun, de Mastercard ; je vous appelle pour vous aviser que nous n'avons toujours pas reçu votre

paiement minimal pour les trois derniers mois. Quand allez-vous le faire ?

— Demain, vers onze heure dix-sept, répondit-il ironiquement.

Au bout de la ligne, il y eut un silence. Puis le préposé, qui se demandait si Simon, mauvais payeur s'il en fût, n'était pas en train de se payer sa tête :

— Bon, j'en prends note, dit-il. Je vous rappelle que vous devez un total de huit cent cinquante sept dollars et que vous avez dépassé votre limite. En conséquence, je vous demande de ne pas utiliser votre carte tant et aussi longtemps que vous n'aurez pas fait votre paiement.

— Une bonne nouvelle n'arrive jamais seule.

— Je... je vous demande pardon ?

— Je disais que tout sera réglé demain à onze heures dix-sept.

— Bon, d'accord...

Simon raccrocha, resta un instant songeur, le récepteur à la main, devant son chien qui continuait de l'examiner avec circonspection, cherchant à percer le mystère de sa bizarrerie. Autour de ses pieds nus, une flaque d'eau s'était formée, tout aussi rapidement que les nuages noirs au-dessus de sa tête, pensa-t-il.

Sa femme...

Comment se faisait-il qu'elle ne lui ait donné aucun signe de vie ?

Après cinq ans de mariage, elle aurait quand même pu avoir la décence ou, en tout cas, la délicatesse de

lui passer un coup de fil. Mais non, rien ! Comme si elle n'avait jamais été mariée avec lui, comme si elle ne l'avait jamais aimé et lui avait toujours joué la comédie.

Il aperçut alors son image dans la glace murale du salon : un homme nu dans une flaque d'eau.

Il avait l'air ridicule.

Il fallait qu'il se ressaisisse.

Non, il ne se laisserait pas abattre ainsi.

Oui, il avait été congédié, c'était vrai. Mais il y avait chaque jour des centaines d'hommes et de femmes qui étaient congédiés tout comme lui et qui retrouvaient un emploi.

Ce serait le cas pour lui aussi.

Ce qui comptait, c'était de ne pas baisser les bras, de rester confiant en son étoile, comme le lui avait expliqué le millionnaire.

Et surtout – surtout ! – de ne pas attendre, de ne pas moisir sur place, de se remettre tout de suite à la recherche d'un travail. D'ailleurs, avec le peu d'économies qu'il lui restait, avait-il vraiment le choix ? Quant aux prestations de chômage, il ne pourrait en toucher que dans plusieurs mois, comme le lui avait aimablement expliqué le directeur des ressources humaines en lui remettant son dérisoire chèque de séparation qui représentait un salaire payé d'avance... Il n'y a jamais de cadeaux...

Il venait à peine de se faire ces réflexions lorsque, dans un éclair, il songea au principal rival de son ancien employeur : Logitec.

Mais oui, Logitec ! Il en connaissait le président, Alex Rainier. Il le croisait deux ou trois fois par semaine, rue Saint-Laurent, où se trouvaient ses bureaux, échangeait toujours quelques mots avec lui, et éprouvait à son endroit une sympathie qui semblait réciproque.

Il consulta sa montre : onze heures cinq.

Je saute dans l'Audi, et dans quinze minutes je suis là...

L'Audi ! Était-il bête ! Il ne l'avait plus.

Mais ce n'était pas la fin du monde.

Il avait toujours son vieux roadster Jaguar 1953, qu'il gardait remisé dans un hangar derrière son appartement et qu'il ne prenait pour ainsi dire jamais depuis que la compagnie lui fournissait une voiture. Mais démarrerait-il, après un si long entreposage ?

C'est ce qu'il brûlait de savoir, si bien qu'il s'habilla en hâte, descendit au garage et s'empressa de retirer la bâche de la vieille Jaguar blanche. Il s'y installa, posa les mains sur le beau volant de bois, comme on les pose sur un lutrin, en une prière, puis introduisit la clé... Vieille guerrière increvable, la voiture démarra du premier coup. Simon esquissa un sourire : c'était de bon augure !

Mais à cet instant il se rappela la dernière fois qu'il avait conduit sa vieille Jaguar. C'était l'été précédent, et sa femme se trouvait à ses côtés, belle comme l'aube, peut-être trop belle même pour qu'un homme pût la garder indéfiniment... Ils faisaient une balade

dominicale à la campagne, à la recherche d'un chalet. Aurait-il pu imaginer, à ce moment-là, alors qu'ils semblaient filer le parfait bonheur, qu'à peine un an plus tard ils seraient séparés, et de la manière la plus brutale qui fût ?

Il sentit les larmes lui monter aux yeux, mais secoua sa nostalgie et quitta le garage. En chemin, il entra dans une boutique pour acheter un cellulaire. C'était une dépense peut-être un peu inconsidérée pour un chômeur. Mais il faisait un pari sur son avenir, une sorte de pied de nez au destin. Et, après tout, le cellulaire faisait désormais partie de l'arsenal du guerrier moderne, alors s'il voulait aller à la guerre, il devait s'armer ! Lorsqu'il remonta dans sa voiture avec son cellulaire tout neuf, il se sentit tout de suite moins nu, moins dépossédé, prêt à démarrer sa nouvelle vie.

Une demi-heure plus tard, sans même s'annoncer, jouant la carte de l'audace, il se présentait chez Logitec. La chance lui sourit, Rainier accepta de le recevoir. C'était un homme de trente-cinq ans, aux cheveux noirs coupés très court et à l'allure extrêmement énergique. Il possédait un regard perçant qui pouvait avoir quelque chose d'intimidant au cours d'une première rencontre.

— Simon Martin en personne. Que me vaut l'honneur ?

— Écoute, Alex, je sais que tu es un homme occupé, je vais aller droit au fait. Je suis simplement venu t'offrir mes services.

— Tu ne travailles plus pour Magisoft ?

— Non, depuis hier. Une mésentente avec le nouvel actionnaire.

Rainier fixa sur Simon ses yeux pénétrants, comme s'il ne croyait pas un traître mot de ce que son vis-à-vis venait de dire.

— Une mésentente avec le nouvel actionnaire…

Simon se sentit tout à coup scruté, examiné, ébranlé dans sa confiance : Rainier avait-il deviné la vérité, qu'il avait été viré comme un moins que rien ?

— Écoute, le moment n'est pas très bon. Je viens de renouveler le contrat de mon directeur des ventes et nous avons supprimé le poste de son adjoint en même temps que nous avons remercié cinq vendeurs. On s'est mis en mode de survie, comme tout le monde, mais je vais quand même voir ce que je peux faire. Donne-moi quarante-huit heures.

Simon lui donna quarante-huit heures. Il lui en donna même quatre-vingt seize. Il rappela, mais Rainier était chaque fois en réunion ou absent. Enfin, comme il s'impatientait, la secrétaire de Rainier lui expliqua que, malheureusement, bien que Simon possédât beaucoup d'expérience, son patron n'avait pas pu lui trouver de poste et lui souhaitait bonne chance dans ses recherches.

Lorsqu'on perd son emploi, on pense qu'on vient de recevoir le coup le plus dur, que le temps atténuera les choses. Mais à chaque refus, c'est comme si on recevait le même coup au visage : charmante

sensation. Simon pourtant ne se laissa pas décourager par ce nouveau camouflet du destin. Tout de suite il pensa à une autre de ses relations dans le milieu.

Arthur Lamarche.

Ce dernier lui avait d'ailleurs déjà proposé un poste, quelques années plus tôt.

Les retrouvailles furent cordiales. Et Arthur Lamarche, un grand gaillard d'une cinquantaine d'années aux cheveux prématurément blanchis, et plutôt bedonnant, parut enchanté de revoir Simon.

— Simon, toujours aussi mince. Comment fais-tu pour être aussi discipliné ?

— Je veux paraître bien lorsque je suis nu.

Arthur Lamarche éclata de dire et se tapota le ventre :

— Moi, je ne peux pas en dire autant, j'aime trop la bière. Et puis je n'ai pas le temps de faire de l'exercice. Je suis débordé, ici, je fais quatre-vingts heures par semaine.

— Peut-être que je peux te donner un coup de main.

— Tu ne travailles plus pour Magisoft ?

— Non, un désaccord avec la nouvelle direction.

— Ah ! je vois. Écoute, je peux acheminer ton c.v. aux ressources humaines, mais si tu acceptes je vais te poser quelques questions avant, pour mettre toutes les chances de ton côté.

— Je suis prêt.

— Dis-moi, je ne me souviens pas, mais où as-tu étudié ?

— Où j'ai étudié ? demanda Simon avec étonnement.

— Oui. À quelle université ?

L'aveu lui coûta, et pourtant la pensée de mentir ne lui effleura pas l'esprit. Il lui arrivait parfois, comme à tout bon vendeur, d'embellir la vérité, mais mentir à propos de quelque chose d'aussi aisément vérifiable qu'un diplôme universitaire lui eût de toute manière semblé une gaffe de débutant.

— J'aimerais te dire McGill ou Harvard, mais je n'y suis pas allé. Ni là ni ailleurs. J'ai fait seulement mon secondaire ; est-ce que c'est un problème ?

— Pour être honnête avec toi, oui. Depuis l'année dernière, nous avons établi une politique d'embauche bien spécifique. Tous nos vendeurs maintenant sont des diplômés universitaires, j'en ai même trois qui possèdent un MBA. C'est une question d'image. Et puis si je t'engage, je vais devoir expliquer à mes autres vendeurs pourquoi je n'ai pas embauché leur beau-frère ou leur meilleur ami qui se cherche un emploi depuis un an.

— Écoute, ce n'est pas écrit dans la face de quelqu'un qu'il a ou non un diplôme universitaire.

— Tout finit par se savoir. Et de toute manière, il faudrait que tu suives la filière normale et que tu passes par notre directeur du personnel. Je sais que c'est une

politique un peu rigide, mais dans la nouvelle économie, on n'a pas le choix. Non, vraiment, je suis désolé.

— Tes actionnaires, eux, ils se foutent des diplômes de leurs vendeurs, et encore plus de la nouvelle économie ; la seule chose qui les intéresse, ce sont les profits, non ? ragea Simon. Alors quand ils verront les contrats que je vais leur dénicher, je suis sûr qu'ils vont se mettre à sourire. J'ai besoin de travailler, Arthur, et je suis tellement sûr de moi que je ne te demande même pas d'avance de commission ou de compte de dépenses pour commencer. Rien, juste de me donner ma chance. Tu ne le regretteras pas.

Il avait dit cela avec une grande conviction, avec une énergie prodigieuse, et il sentit qu'il avait peut-être finalement marqué un point, ébranlé son interlocuteur. Pourtant, ce dernier répliqua :

— Je regrette, j'aimerais t'aider, Simon, mais c'est impossible. On ne peut pas faire d'exceptions.

Une autre gifle. Simon ne savait pas que, dans les jours suivants, il allait en recevoir bien d'autres.

Deux semaines après son congédiement, lorsqu'il eut épuisé la liste de toutes ses relations dans le milieu et eut essuyé chaque fois un refus – différemment justifié mais, au bout du compte, un refus est un refus, non ? – il commença à penser que les choses ne se régleraient peut-être pas aussi facilement qu'il l'avait d'abord cru.

Il se mit à répondre aux offres d'emploi dans les journaux, à envoyer son curriculum vitæ à gauche et à droite. Il connaissait l'efficacité – ou plutôt l'inefficacité – de pareilles démarches : ce sont des coups d'épée dans l'eau, que dis-je, dans l'océan corporatif. Il le savait pour avoir lui-même, au cours des ans, jeté à la poubelle des centaines de c.v. dont certains paraissaient pourtant fort prometteurs : il n'y avait que les introductions personnelles qui comptaient aujourd'hui pour avoir une chance d'entrer dans la sacrosainte citadelle d'une entreprise moderne. Mais avait-il vraiment le choix maintenant qu'il avait épuisé ce qu'il lui restait de relations ?

Combien de c.v. expédia-t-il ?

Cinquante ? Soixante-quinze ? Cent ?

Il ne les comptait plus.

Et pourtant le nombre n'y faisait rien.

On aurait dit que la loi de la moyenne n'opérait plus, que la persévérance n'était qu'un vain mot.

Lorsqu'on daignait lui répondre – ce qui n'arrivait qu'une fois sur dix –, c'était pour lui expliquer que, malgré ses qualités et son expérience, son profil ne correspondait pas à celui que recherchait la compagnie.

Une fois qu'il se plaignait auprès d'une réceptionniste de la lenteur de l'entreprise à lui donner des nouvelles, elle le ramena sur terre en lui expliquant que le service des ressources humaines avait reçu pas moins de cinq cent quarante-deux c.v. pour le poste

qu'il convoitait. Aussi bien espérer faire sauter le casino, pensa-t-il avec découragement.

À chaque refus, à chaque silence d'une entreprise, il avait l'impression d'être congédié de nouveau. Envoyer un autre c.v., c'était comme tendre la joue pour recevoir un nouveau coup de poing : sport gratifiant pour l'ego !

C'était obsédant à la fin.

Avait-il la lèpre ou quoi ?

Chaque jour qui passait voyait sa confiance diminuer comme une peau de chagrin, non pas d'avoir réalisé successivement tous ses désirs, mais plutôt de voir s'amenuiser tous ses espoirs.

Petit à petit, il changeait.

Il avait toujours été optimiste, insouciant, heureux, en somme, sauf peut-être les derniers mois à son travail. Il s'assombrissait, devenait inquiet, peu sûr de lui.

Simon Martin, qui pourtant avait toujours eu des airs de conquérant, à qui tout souriait, n'était plus que l'ombre de lui-même.

Avec sa femme non plus, les choses n'étaient pas au mieux, c'est le moins qu'on pût dire.

Aussi surprenant que la chose pût paraître, elle ne lui avait toujours pas donné signe de vie : pas un coup de fil, pas une lettre, rien. Le silence le plus total. Aussi son départ devenait-il une réalité de plus en plus tangible.

Un soir qu'il pleurait en se rappelant la vie qu'ils avaient eue et qui au fond n'avait pas été si mal, il crut avoir un éclair de génie : Stéphanie se terrait de toute évidence chez Jessica. Pourquoi n'y avait-il pas pensé avant ? Cela pourtant tombait sous le sens. Avec le peu de moyens dont elle disposait, elle ne pouvait quand même pas coucher au Ritz, et comme elle n'était pas chez sa mère – il avait fait maintes fois le guet devant sa porte – alors... Cette fois-ci, il n'aurait pas la naïveté de se contenter de téléphoner, il se rendrait en personne. Mais il revint bredouille de cette expédition prometteuse. Sa femme n'était pas là, et nulle part, dans la maisonnette de Saint-Sauveur qu'habitait Jessica, il n'y avait trace de ses effets personnels.

Six semaines passèrent, juillet arriva.

Ce qui n'est jamais une bonne nouvelle pour les chercheurs d'emploi, aussi zélés soient-ils. À moins bien entendu d'être maître-nageur de son état, ou vendeur de parasols ! Et encore, il faut être un maître-nageur bien négligent pour se mettre à chercher un travail aussi tard en saison !

Simon s'enfonçait de plus en plus dans une sorte d'abîme dont il ne voyait pas le fond. Ce qui était d'autant plus inquiétant que ses finances n'avaient évidemment rien de reluisant, et il avait beau vivre chichement, il sentait approcher à grands pas le jour où il devrait prendre de nouvelles mesures. Il ne savait même pas lesquelles. Peut-être accepter un emploi

qui n'avait aucun rapport avec son métier antérieur et qui était forcément plus modeste, comme serveur, chauffeur de taxi, vendeur de souliers, n'importe quoi en somme, pourvu qu'il en tirât un salaire, aussi dérisoire fût-il.

Parce que pour un poste dans la vente de logiciels, il lui faudrait probablement attendre la fin d'août, le début de septembre. Et l'état de ses finances ne le lui permettrait pas.

Non, il fallait qu'il trouve un emploi.

Rapidement.

Mais comment faire pour forcer les choses, alors que tout lui échappait, sa vie même ?

Il pensa au mendiant qui, avec ses belles théories, lui avait un instant redonné espoir, et il tenta à plusieurs reprises de le revoir.

Ce qu'il avait été bête de se laisser endormir par ses âneries !

La vie qu'on a, c'est celle qu'on a choisie, et ce qui nous arrive, on l'a toujours souhaité...

Oui, la chose tombait sous le sens : il avait souhaité se faire humilier par l'abandon de sa femme, par son congédiement et par tous les refus successifs essuyés depuis deux mois...

6

—Lorsqu'il n'y a plus de poissons dans un lac, pourquoi continuer à pêcher ? lui demanda le mendiant.

Simon avait enfin retrouvé le millionnaire, une après-midi, alors qu'il faisait son jogging avec Max dans les rues du quartier. Il ne le cherchait plus, le croyant parti mendier dans un autre quartier ou une autre ville : mais n'est-ce pas souvent ainsi que les choses se déroulent, dans la vie ? En passant devant le square Saint-Louis, il l'avait aperçu, assis seul sur un banc, tellement absorbé dans ses pensées qu'il ne semblait pas voir la nuée de mouches qui se régalaient d'une glace aux fraises renversée sur l'allée devant lui. Vêtu curieusement de son manteau noir et de son chapeau, malgré la chaleur, ainsi que de chaussures de sport jaune métallique fort voyantes, il tenait dans sa main droite une bouteille d'eau d'Évian vide.

Malgré la bizarrerie de sa tenue, une mystérieuse élégance se dégageait de lui. Il était vêtu comme un pauvre, c'était indéniable, – à part les chaussures neuves, des Nike haut de gamme – et pourtant il avait l'air d'un prince.

Il n'y avait d'ailleurs pas que Simon qui semblait ressentir cette élégance, cette sorte de noblesse. Max aussi avait été attiré spontanément par lui et sollicitait constamment ses caresses. N'est-ce pas parce que les animaux, qui ne portent pas de vêtements, voient spontanément, à travers les vêtements des hommes, la véritable nature de ces derniers ?

Simon lui était pour ainsi dire tombé dessus, lui avait narré par le menu ses déboires professionnels et n'avait pas manqué de lui reprocher de lui avoir tourné la tête avec ses sermons par trop optimistes.

« Lorsqu'il n'y a plus de poissons dans un lac, pourquoi continuer à pêcher ? » avait répondu le millionnaire, ne se départant pas d'un demi-sourire qui aurait été agaçant chez toute autre personne que lui.

— J'ai toujours pensé qu'il fallait persévérer, et que la plupart des gens échouaient parce qu'ils avaient renoncé trop tôt, dit Simon.

Au lieu de répliquer immédiatement, le vieil homme se mit curieusement à observer les mouches qui voltigeaient devant eux, se disputant la glace fondante. Au bout de quelques secondes, et avec un geste d'une rapidité étonnante, il se pencha et en captura une, qu'il introduisit délicatement dans la bouteille vide. Simon sourcilla.

Le mendiant fourra la bouteille dans son manteau, qu'il referma, si bien qu'on ne voyait plus que le cul de la bouteille. Simon l'observait sans rien dire, intrigué.

—Vous voyez, dit le mendiant, la plupart des gens ressemblent à cette mouche.

Et alors qu'il prononçait ces mots, par une sorte de hasard quasi magique, la mouche apparaissait, venait se frapper au fond de la bouteille.

—Attirée naturellement par la lumière, elle s'imagine à tort que c'est de ce côté et seulement de ce côté qu'elle pourra s'échapper. Elle fait preuve de persévérance, mais de mauvaise persévérance bien entendu. Si elle avait la capacité de réfléchir, de penser de manière originale, c'est-à-dire différemment de toutes les autres mouches, elle réussirait en un instant à s'échapper par l'autre sortie, qui est tout à fait libre. Mais elle ne le fait pas, et se condamne à vivre toute sa vie dans cette prison irréelle parce qu'elle est incapable de penser autrement que comme une mouche.

—Ça ressemble à l'allégorie de la caverne de Platon, observa Simon qui, même s'il n'avait pas été longtemps à l'école, avait acquis, à force de lectures, un petit vernis de philosophie.

—Oui, version mouche, dit le millionnaire, enchanté par la remarque de Simon.

Et à ces mots, le millionnaire retira la bouteille d'Évian de son manteau et la tourna vers la lumière, et tout de suite la mouche s'en échappa. Le millionnaire suivit un instant son vol, sourire aux lèvres, comme si le simple fait de libérer cet insecte lui apportait un certain bonheur.

— C'est une bien belle image, mais cela ne me donne pas un emploi pour autant. Comment se fait-il que je ne suis pas capable de me trouver quelque chose ? Vous croyez que c'est la vie que j'ai choisie ?

— En écoutant ce que vous venez de me dire, j'ai l'impression que le véritable mendiant, ce n'est pas moi mais vous...

— Hein ? Moi un mendiant...

— Oui, car que fait un mendiant ? Il tend la main et il attend. Oui, il attend que les autres lui donnent de l'argent au lieu d'en faire lui-même. Vous avez un talent extraordinaire, un talent que peu de gens ont et qui vous permet de réussir dans presque tous les domaines...

— Un talent, moi ?

— Mais oui, êtes-vous aveugle ou quoi ? Vous avez cet extraordinaire talent sans lequel aucune compagnie ne pourrait survivre : vous avez le talent de vendre. Ne voyez-vous pas que cela vous donne un avantage sur la plupart des individus ?

— J'ai peut-être un talent, mais il ne semble pas très recherché par les temps qui courent. Je ne sais plus combien de dizaines de c.v. j'ai envoyés, combien de coups de fil j'ai passés.

— Peut-être qu'au lieu de vous obstiner à passer des coups de fil, vous devriez écouter ceux qu'on vous passe...

— Mais personne ne m'en passe !

— Non, je veux dire ceux que la Vie vous passe.

— Les coups de fil que la Vie me passe, ces temps-ci, c'est pour me dire que je ne vaux plus rien sur le marché du travail : je suis un vieux soulier qui a trop servi...

— C'est une bonne chose, répliqua le mendiant.

— Une bonne chose ?

— Oui, je veux dire, combien gagniez-vous ?

— Euh... si on excepte les avantages, soixante mille dollars.

Il croyait impressionner le mendiant qui, lui, devait gagner trois fois rien, malgré le surnom dont on l'avait affublé.

— Et vous recherchez évidemment un salaire similaire.

— Pour être franc avec vous, ces jours-ci, je me contenterais d'un salaire bien inférieur.

— Vous voyez, vous pensez encore en mendiant.

— Mais je...

— Au lieu de vous obstiner à chercher un travail, pourquoi ne vous dites-vous pas : « Cette année, je vais gagner deux fois, cinq fois, dix fois plus que ce que j'ai gagné l'année dernière ! »

— J'aimerais bien gagner dix fois plus que l'année dernière, mais pourriez-vous m'indiquer le mode d'emploi ? Parce que moi, franchement, je ne le connais pas.

— Une idée. Il vous suffit de trouver une bonne idée.

— Mais comment ?

— Avez-vous travaillé si fort que vous en êtes venu à oublier que vous aviez un cerveau ? À partir d'aujourd'hui, dites-vous que vous partez résolument à la recherche d'une idée qui vous rapportera plus que ce que vous avez gagné dans les dix dernières années, ou les cinq dernières si vous manquez encore un peu de confiance... Ne vous laissez distraire par rien d'autre. Prenez cette tâche au sérieux. Considérez que c'est un vrai travail. D'ailleurs, à mon avis, c'est le seul véritable travail. L'autre travail, c'est pour les mouches, si vous me passez l'expression, c'est pour ceux qui acceptent de vendre à vil prix leur temps à effectuer un travail qu'ils n'aiment pas pour un patron qu'ils méprisent. Oui, faites ce travail capital, élevez votre esprit, plongez-vous dans cet état particulier où votre vie tout entière se transforme, où le travail devient un jeu au lieu d'être une corvée. Et vous allez voir ce que votre cerveau peut accomplir lorsque vous lui demandez de s'atteler à ce genre de travail...

— Même si je trouvais cette bonne idée, je n'ai pas un sou.

— Qui a dit qu'il fallait de l'argent pour démarrer une affaire ? L'argent, on en trouve toujours. Ce qui compte, c'est de commencer par trouver une bonne idée et d'y croire jusqu'au bout, le reste vient comme par enchantement, croyez-moi.

Le vendeur en Simon, ou plutôt l'ex-vendeur (à supposer bien entendu qu'on puisse cesser un jour

d'être vendeur lorsqu'on est né avec ce talent !) paraissait sceptique.

— Mais comment saurai-je que l'idée que j'ai trouvée est la bonne, que je ne perdrai pas mon temps et mon argent à tenter de la réaliser ?

— Quand vous aurez trouvé cette idée, vous saurez. Vous vous direz : « Mais oui, la voilà l'idée que je cherchais ! Comment n'y avais-je pas pensé avant ? » Et alors, malgré les critiques, malgré les objections des autres, vous saurez, oui, vous saurez au plus profond de votre cœur qu'il ne faut plus regarder en arrière, qu'il ne faut plus douter, qu'il faut aller jusqu'au bout, en dépit des obstacles, en dépit des difficultés...

C'étaient de bien belles paroles, sans doute, mais une réserve surgissait dans l'esprit de Simon. Comment un mendiant pouvait-il parler avec autant d'aisance et de conviction du succès financier alors que de toute évidence il ne possédait rien ? On avait beau l'appeler le millionnaire, sauf erreur, il devait mendier pour vivre. Alors toutes ces idées exaltantes, ça valait ce que ça valait... Il allait s'ouvrir au mendiant de ses réserves lorsque ce dernier souleva la manche gauche de son manteau et regarda l'heure, sur une montre dont le luxe étonna Simon : il s'agissait en effet d'une Rolex.

— Oh ! dit le mendiant, déjà trois heures, vous allez m'excuser, j'ai un rendez-vous important.

Il se leva, fit une caresse à Max et partit d'un pas vif dans ses curieuses chaussures jaunes.

Quel personnage excentrique ! pensa Simon.

Un mendiant qui porte une Rolex et qui parle de succès financier !

Après tout, il était peut-être vraiment millionnaire et il s'amusait à se déguiser parce que... parce que c'était un demi-fou !

Mais non, c'était impossible. Et cette Rolex, il l'avait sans doute volée, ou c'était une fausse Rolex qu'il avait payée vingt dollars dans un bazar.

Simon rentra chez lui. Sur le chemin du retour, il eut un choc : il aperçut sa femme assise dans sa voiture, avec un autre homme ! Oui, Stéphanie, dans une A4 grise, comme la sienne, enfin celle que la compagnie mettait autrefois à sa disposition, et que conduisait un homme dont il ne put voir le visage mais qui était sans doute son nouvel amant, celui pour qui elle l'avait quitté si cavalièrement. Il n'en revenait pas. Il regarda à gauche et à droite, chercha un taxi, n'en vit pas, courut avec Max pour rattraper l'Audi qui filait à vive allure dans la rue Saint-Denis.

À une intersection, au feu rouge, il aperçut un taxi arrêté. Il n'était pas libre. Qu'à cela ne tienne ! pensa-t-il. Il ouvrit la portière arrière du passager, aperçut un homme d'affaires quinquagénaire.

— J'ai absolument besoin de ce taxi, proclama-t-il.

— Mais, monsieur, pour qui vous prenez-vous ?

Comme un véritable fou, Simon plongea la main dans la poche de son survêtement et déclara :

— J'ai un revolver. Descendez immédiatement !

Épouvanté, l'homme s'empressa de descendre de la voiture devant le chauffeur ahuri.

Le passager une fois sorti, Simon laissa Max le précéder dans le taxi, y prit place à son tour et ordonna au chauffeur :

— Suivez cette...

Il s'interrompit.

Il cherchait du regard l'Audi, qui avait disparu. Avait-il halluciné ? Cela n'aurait pas été étonnant puisque, depuis le départ de sa femme, il voyait celle-ci partout. Pourtant il avait bel et bien l'impression de l'avoir aperçue, dans l'Audi grise, en compagnie d'un autre homme.

Mais elle avait disparu, comme elle avait disparu deux mois plus tôt.

7

Une parole, une seule parole peut parfois détruire un homme, s'il n'y prend garde et mésestime sa secrète puissance. Mais elle peut aussi, mystérieusement, instiller en lui une force nouvelle. Elle peut lui montrer tout à coup, surprenantes et pourtant bien réelles, les belles pommes d'or dans l'Arbre de la Vie, qu'il ne voyait pas parce qu'il avait les yeux fermés, qu'il ne voyait pas parce qu'il regardait simplement dans la mauvaise direction. C'est un peu ce qui était arrivé à Simon.

Et, le soir venu, suivant la recommandation pressante du millionnaire, il se répéta résolument : « Je vais réfléchir, je vais trouver une bonne idée. Oui, je vais trouver une bonne idée et devenir riche. Fini la philosophie de fourmi ou plutôt de mouche ! »

Son chien couché à ses pieds émit un glapissement qui ressemblait à un rire, comme s'il trouvait drôle de voir son maître parler tout seul. Il pensa, si tant est qu'un chien puisse penser, que les hommes étaient parfois bizarres, surtout lorsqu'ils avaient perdu leur emploi, surtout lorsqu'ils avaient été abandonnés par leur femme.

Simon prit une plume, du papier, attendit. Mais rien ne vint. Cette stérilité lui arracha un grognement, et Max crut un instant que son maître voulait dialoguer avec lui dans le langage des bêtes. Il émit un glapissement en retour, mais son maître l'ignora platement. Simon ne faisait que râler. Ce n'était pas aussi facile que le mendiant le disait. Il ne devait pas avoir l'habitude de réfléchir. Enfin, pas à des choses aussi abstraites, aussi impalpables qu'une bonne idée. Pour ne pas trop se déprimer – il l'était déjà bien assez – il renonça au bout d'une heure. Il était un diurne. Ses meilleures idées lui venaient en général le jour. Alors pas la peine de s'acharner.

La nuit, il fit un rêve. Vêtu en maître de cérémonie, dans un smoking impeccable, il se trouvait sous un immense chapiteau de cirque où se déroulait une course de chiens à laquelle participait Max. Malgré sa modeste taille, même s'il était opposé à des rivaux deux fois plus grands que lui, Max remporta la course. Ensuite, bizarrement, tous les chiens se dirigèrent spontanément vers Simon, avec une piécette d'or dans la gueule qu'ils déposaient l'un après l'autre à ses pieds.

C'est en nourrissant Max, le matin, que le souvenir de ce rêve lui revint. Il ne put s'empêcher de se demander quel pouvait en être le sens. Des chiens, une bonne centaine au moins, peut-être plus, dont chacun, à la fin d'une course, venait déposer une pièce d'or à ses pieds.

Il n'avait jamais été très versé dans l'interprétation des songes, ni vraiment intéressé par ses rêves, aussi ne s'acharna-t-il pas à en percer le mystère.

Une fois Max nourri, il sortit prendre son petit déjeuner à La Cafétéria, comme il en avait pris l'habitude depuis le départ de sa femme. Il se donnait ainsi l'illusion de mener une vie normale, revêtait d'ailleurs un costume et une cravate, comme s'il se rendait au travail.

En feuilletant le journal *La Presse* à la recherche d'un emploi – la conversation qu'il avait eue la veille avec le mendiant ne l'avait qu'à demi convaincu ! – il tomba par hasard sur une publicité qui retint son attention.

Un Salon de l'agriculture qui se tenait fin août au Stade olympique.

Alors, curieusement, grâce à cette espèce d'alchimie secrète qui est à la source de tant d'inventions, de tant de bonnes affaires, il pensa de nouveau à son rêve de la veille, et tout son corps fut parcouru d'un frisson : il venait, sans même y avoir vraiment réfléchi, de trouver son idée !

Il ferait un... salon des chiens !

Oui, un salon des chiens !

Mais aussitôt son idée se transforma. Il ferait mieux encore.

Pour toucher un plus vaste public, pour élargir l'attrait de son événement, il créerait... un salon des animaux domestiques !

Les gens pourraient y voir des chats, des lapins, des oiseaux, enfin toute la ménagerie imaginable des animaux de compagnie, y compris, par un souci d'exotisme qui serait une formidable arme publicitaire, des bêtes plus inusitées comme les tarentules, les serpents, les lézards et tutti quanti...

Le salon des... animaux domestiques !

Oui, c'était cela !

Son titre était trouvé !

Le Salon des animaux domestiques !

Alors pendant quelques minutes, dans un véritable état de transe, il répéta, comme une incantation, le nom de son futur salon. Et déjà il voyait la publicité, des pages entières dans *La Presse*, dans *Le Journal de Montréal*, partout. Et déjà il lui semblait voir les foules se presser à l'entrée...

Il se demanda alors : où présenterai-je mon salon ? L'idée était déjà si précise en lui, si contagieuse, si envahissante qu'il appelait déjà cet événement pourtant fort hypothétique « son » salon.

Mais pourquoi perdait-il du temps à se poser pareille question alors qu'il avait la réponse sous les yeux ?

Il organiserait tout simplement son événement au Stade olympique, comme le faisait d'ailleurs ce promoteur dont il venait de lire la publicité !

Il pensa alors à ce que lui avait dit la veille le mendiant : il n'avait besoin que d'une idée, une seule idée, pour faire fortune.

Et cette idée, il l'avait, il en était absolument convaincu !

Lorsque la serveuse vint réchauffer son café, elle remarqua son exaltation et ne put résister à la tentation de lui demander :

— Qu'est-ce qui vous arrive, est-ce que vous venez de gagner à la loterie ?

— Mieux que ça ! Si je vous dis : le Salon des animaux domestiques, comment réagissez-vous ?

— Le Salon des animaux domestiques ? demanda-t-elle, pas tout à fait certaine de comprendre où son client voulait en venir.

— Oui, je vais démarrrer un nouveau salon. Au Stade olympique.

— Ah ! oui ? C'est une idée, en effet. Remarquez, moi, les animaux domestiques… Mon copain est allergique aux chats et aux chiens, alors je n'en garde pas, même si nous ne vivons pas encore ensemble après cinq ans, je me demande d'ailleurs pourquoi…

Bon, les démêlés sentimentaux de cette serveuse ne l'intéressaient que médiocrement, et même si, de toute évidence, elle n'avait pas manifesté un intérêt délirant pour son idée, ce n'était pas grave, lui trouvait que cette idée était géniale.

✣

— Vous m'avez dit les 8, 9 et 10 novembre ? demanda Walter Hardy, le directeur du Stade olympique chargé de la location des espaces.

Et comme Simon hochait la tête en signe d'acquiescement, il reprit.

— J'ai effectivement quelque chose de disponible pour ces dates. Un plateau de soixante-dix-sept mille pieds carrés. C'est quoi au juste votre truc ?

— Un Salon des animaux domestiques.

— Je vois, je vois, dit-il sans émettre de commentaires.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'allure sympathique, avec des cheveux grisonnants et des yeux qu'agrandissaient des verres à lourde monture noire. Son bureau, assez vaste, était décoré de diverses photos de famille et de tournois de golf.

— Et les coûts ? s'informa Simon.

— Pour un plateau de cette dimension, c'est sept mille cinq cents dollars par jour. Vous devez également assumer les frais pour la journée de préparation et la journée de démontage des kiosques, au tarif de soixante-quinze pour cent d'une journée de location.

Il se tourna alors vers sa calculette, fit quelques opérations puis releva la tête en direction de Simon et déclara :

— Avec les taxes, vous en avez pour environ trente-huit mille sept cent cinquante dollars.

— Trente-huit mille sept cent cinquante ? dit Simon, qui était un peu surpris par le montant mais ne voulait pas le montrer.

— Oui. Est-ce que je continue ? vérifia le directeur.

— Oui, oui...

—Bon, pour réserver la salle, j'ai normalement besoin de dix pour cent du montant à la signature, et quinze pour cent six mois avant, puis les soixante-quinze pour cent manquant, soit environ trente mille dollars, deux mois avant l'événement, dans votre cas, le 15 septembre. Comme nous sommes très proches du salon, j'aurai besoin d'un chèque certifié de dix mille dollars à la signature.

Dix mille dollars, pensa Simon en sortant du bureau de Walter Hardy. C'est quand même une somme. Si je les perds, je... Mais non, je ne peux pas perdre. Mon idée est géniale ! Je vais faire fortune !

8

— Simon, je vais être honnête avec toi, déclara Gérard Courvoisier, son gérant de banque, je n'ai jamais entendu parler d'une idée aussi ridicule ! Si je t'accordais un prêt pareil, je pense que je perdrais du jour au lendemain ma réputation de banquier compétent – et ce qui me reste de cheveux.

En disant cela, il passa sa main sur son crâne dégarni.

— Mais, surtout, je te rendrais le plus mauvais service du monde. Un Salon des animaux domestiques ! Pourquoi les gens paieraient-ils dix dollars pour aller voir des animaux qu'ils peuvent admirer gratuitement dans un *pet shop* ?

Cette simple objection, qui n'avait pas effleuré l'esprit du vendeur, n'était pas dépourvue de bon sens. Mais Simon n'allait pas expliquer à son gérant de banque qu'il avait rencontré un curieux mendiant qui semblait en connaître long au sujet de la vie et du succès. Et il allait encore moins lui avouer que, pendant la nuit, il avait rêvé à des chiens qui lui apportaient mystérieusement des pièces d'or. Son gérant l'aurait sans doute pris pour un véritable fou, pire encore pour un chômeur si désespéré qu'il était

prêt à tenter l'aventure la plus hasardeuse pour se tirer du pétrin dans lequel il était.

— Et en plus, ajouta le gérant, tu n'as aucune expérience des affaires. On ne s'improvise pas homme d'affaires à quarante ans.

— Il faut bien commencer quelque part.

— Deux nouvelles compagnies sur trois déposent leur bilan dans les cinq premières années de leur existence. Je le sais, je reçois les dossiers de faillite sur mon bureau. Non, ce qu'il te faut, mon cher Simon, c'est te trouver le plus vite possible un emploi. Tu es un bon vendeur, tu ne devrais pas avoir de problème, c'est une affaire de quelques mois. Sois patient, laisse passer l'été, puis repars en chasse en septembre. Tu vas voir, quand tu vas t'être replacé, tu vas me remercier de t'avoir refusé ce prêt. Ça ne se démarre pas comme ça, sur un simple coup de tête, une entreprise.

Simon, loin d'être assommé par les arguments pourtant fort logiques du banquier, demanda alors :

— Tu es prêt à me prêter combien sur mon appartement ?

Courvoisier écarquilla les yeux. Décidément, Simon avait une idée fixe.

— Est-ce que tu es sérieux ?

— Oui, tout à fait sérieux.

Courvoisier réfléchit un instant puis poursuivit :

— Est-ce que l'appartement est à ton nom seul ou également au nom de ta femme ?

Sa femme…

Bien entendu, Simon n'avait pas encore annoncé à son gérant de banque le départ de sa femme, et cela lui fit curieux de penser que, pour cet homme, sa rupture n'avait pas de réalité, que pour cet homme il vivait encore avec Stéphanie.

— L'appartement est à mon nom propre.

Sans rien dire, Courvoisier se tourna vers son ordinateur, entra dans le dossier de Simon.

— À la dernière évaluation, ton appartement valait cent vingt-cinq mille dollars. Tu as encore une hypothèque de cinquante mille dollars. Je peux te prêter quarante mille.

— Seulement quarante mille ? demanda Simon, étonné.

— Oui. Si tu ne me rembourses pas à temps, je vais être obligé de reprendre ton appartement et de le mettre en vente. On ne sait jamais quand le marché immobilier va plonger. Et puis il y a la commission de l'agent, les autres frais...

Une fois de plus, comme lorsqu'on lui avait retiré sa marge de crédit, Simon se sentit humilié par cet homme d'argent, qui en somme avait un pouvoir immense sur lui parce que, précisément, il n'en avait pas, lui, d'argent. Et secrètement, en serrant inconsciemment les mâchoires, il se promit qu'il ferait tout en son pouvoir, dans l'avenir, pour ne plus être à la merci des banquiers.

Le gérant, après une brève pause, tirait d'un de ses tiroirs un formulaire d'emprunt :

— Ton salon a lieu quand ?

— Du 8 au 10 novembre.

— Du 8 au 10 novembre, dit-il en hochant la tête, comme s'il n'en revenait toujours pas.

Courvoisier parut faire un calcul rapide, puis conclut :

— Écoute, je suis prêt à te passer quarante mille à un taux de dix pour cent, jusqu'au 10 décembre. Et je prends ton appartement en garantie. Si tu fais défaut de me rembourser la totalité du montant le 10 décembre, capital et intérêts, même si tu as une semaine de retard, nous reprenons ton appartement. Tu perds tout ce qui te reste.

En disant cela, il regardait Simon dans les yeux comme pour l'implorer de se raviser.

— Est-ce que tu comprends ?

— Oui, dit Simon.

Et il pensait tout à coup à la coïncidence qui venait de se produire. Sans qu'il lui eût jamais mentionné qu'il avait besoin de quarante mille dollars pour louer le Stade olympique, c'était exactement le montant que son gérant lui avait proposé. Il aurait certes préféré se voir offrir davantage, mais n'était-ce pas une sorte de signe, une confirmation que son idée était bonne, et qu'il lui fallait aller de l'avant ?

— Je... je... est-ce que je peux prendre une heure pour y penser ?

— Tu peux prendre tout le temps que tu veux, Simon. Tu sais où me trouver. Je suis ici jusqu'à cinq heures.

Un doute horrible avait envahi Simon. Il venait de réaliser que, si son idée n'était pas aussi bonne qu'il le croyait, il perdrait effectivement tout, comme son gérant le lui avait expliqué, et il se retrouverait à la rue. Il ne lui resterait plus que sa vieille Jaguar blanche et son fidèle chien Max...

9

— J'ai un problème, expliqua Simon au millionnaire, et j'aimerais que vous me donniez votre avis.

Avant de parapher la demande de prêt, Simon avait éprouvé le besoin de consulter celui qui était devenu un peu curieusement son maître à penser, en tout cas son confident.

Les deux hommes étaient assis à la terrasse du café Cherrier et, malgré leurs bonnes manières, ils ne passaient pas inaperçus : c'était rare en effet de voir assis à la même table un homme en complet et un mendiant affublé d'un manteau et d'un chapeau au beau milieu de l'été. Le mendiant portait aussi des souliers en cuir vernis comme ceux que l'on porte avec un smoking. Et une belle rose blanche égayait sa boutonnière. Décidément...

— Je pense que j'ai trouvé une excellente idée, dit Simon avec enthousiasme, de ce genre d'idées dont vous m'avez parlé l'autre jour, qui peut me rendre riche : un Salon des animaux domestiques.

— Hum, fit le mendiant en hochant la tête.

Et, sans en dire davantage, il retira son chapeau et le renversa au milieu de la table. Pour la première

fois, Simon put voir complètement sa tête, une très belle tête couverte d'une abondante chevelure blanche séparée sur le côté gauche par une raie parfaitement droite.

« Pour un mendiant, il se soigne », pensa Simon.

Le millionnaire tira de la poche droite de son manteau une poignée de pièces d'un dollar qu'il jeta dans son chapeau, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Simon n'osa pas commenter le geste, mais haussa pourtant les sourcils. À quel jeu le mendiant voulait-il maintenant jouer ? Autour d'eux, des clients qui avaient remarqué le manège souriaient, marmonnaient des remarques.

— Je crois que vous avez trouvé une excellente idée, dit enfin le millionnaire.

— Vous croyez vraiment ? Parce que moi... enfin...

Le mendiant ne répondit pas tout de suite, fouilla de nouveau dans la poche de son manteau, cette fois-ci dans la gauche, et en tira une poignée de sous noirs qu'il jeta dans le chapeau. Puis enfin il dit :

— Oui, je crois. N'est-ce pas en utilisant les animaux que Walt Disney a bâti son empire ?

— Oui, mais Walt Disney, c'était Walt Disney.

À ces mots, le mendiant jeta une nouvelle poignée de sous noirs dans son chapeau. Et alors Simon pensa que ce vieux monsieur devait avoir plus de manies qu'il ne croyait et qu'il était peut-être un peu maboule, qu'il faisait peut-être justement du chapeau, même si

son regard pénétrant et clair était loin d'être celui d'un déséquilibré.

— J'ai même trouvé un local disponible, au Stade olympique. Vraiment magnifique, et les dates me semblent idéales, les 8, 9 et 10 novembre. Le temps est mauvais, les gens ne savent pas quoi faire.

Pendant qu'il disait ces mots, les yeux de Simon s'étaient éclairés, comme s'il voyait à l'avance son salon, et les gens qui, déprimés par le mauvais temps, y afflueraient pour se distraire et faire découvrir toutes sortes d'animaux à leurs enfants.

Le mendiant jeta cinq ou six pièces d'un dollar dans le chapeau.

— J'ai réussi à obtenir un prêt de quarante mille dollars de ma banque...

— Formidable, dit le mendiant en jetant d'autres pièces d'un dollar.

— Mais si je ne le rembourse pas, je perds mon appartement, qui est la seule chose qui me reste... Et comme je n'ai aucune expérience en affaires, et que mon banquier semble persuadé que je suis en train de commettre la plus grande connerie de ma vie, je me demande ce que je dois faire...

Après avoir fait sonner une nouvelle poignée de sous noirs au fond du chapeau, le millionnaire répondit à sa question par une autre question, ce qui, comme chacun sait, est une manière fort habile d'enseigner – ou de ne pas répondre !

— Savez-vous ce qui empêche la plupart des gens de vivre leurs rêves et de connaître le succès ?

— Euh...

— Ce n'est pas qu'ils sont moins instruits, moins habiles ou moins intelligents que ceux qui ont réussi, c'est simplement qu'ils se sont laissé paralyser par la peur et sont restés à l'aéroport à regarder les avions des autres partir. Ils n'ont pas cru que la grande vie était pour eux, qu'ils avaient eux aussi les moyens de partir en voyage. Vous voyez, la vie est comme ce chapeau sur cette table. Tout dépend de ce que vous mettez dedans. Il y en a qui passent leur vie à y jeter des sous noirs et il y en a qui jettent constamment des pièces d'un dollar malgré les obstacles, malgré les difficultés et les échecs de départ. À la fin, quel chapeau préféreriez-vous porter ?

Simon comprenait le petit manège du millionnaire. Chaque fois qu'il avait émis un doute, le millionnaire avait jeté des sous noirs dans son chapeau, et lorsque, au contraire, il s'était emballé pour son projet, l'autre avait lancé des pièces d'un dollar.

— Les gens mal avisés croient que le succès est dû à la chance, et c'est vrai qu'il y en a une certaine part, mais au fond c'est vraiment mathématique, je vous assure. Alors si vous trouvez que votre idée est bonne, reprit le millionnaire, si vous le pensez sincèrement, et surtout si vous croyez à cent pour cent en votre succès, alors foncez, ne vous laissez pas décourager par rien ni personne. Et même si vous n'avez pas

en main toutes les cartes au départ, vous vous débrouillerez en cours de route : l'audace est votre meilleur atout. Les dieux du succès récompensent de manière inattendue et mystérieuse ceux qui ont prouvé qu'ils croyaient en eux en se lançant à l'eau.

Une jolie vendeuse de roses apparut sur la terrasse, en fit rapidement le tour. Elle allait repartir, bredouille, lorsque le millionnaire l'interpella :

— Mademoiselle, puis-je vous poser une question ?

— Euh..., oui, bien sûr.

Elle devait avoir vingt ans, et elle était vraiment ravissante avec ses cheveux noirs, coupés court, et ses jolis yeux bleus.

— Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas proposé d'acheter une rose ?

— Euh... eh bien, vous êtes attablé avec un autre homme, et vous avez déjà une rose à votre boutonnière, très jolie d'ailleurs.

— Mais ne croyez-vous pas que vos meilleurs clients sont ceux qui ont déjà acheté des roses dans le passé ?

— Je n'y avais jamais pensé. Mais je... est-ce que vous voulez une rose ?

— Non, mais tenez...(Il lui tendit un billet de cent dollars.) Offrez une rose à toutes les femmes de la terrasse en leur disant que c'est de la part d'un vieux jardinier.

Elle empocha le billet de cent dollars, s'exécuta avec plaisir.

Devant pareille générosité, Simon se prit à se demander si ce mendiant n'était pas effectivement millionnaire, comme il l'avait dit en plaisantant lors de leur rencontre. Qui en effet donnerait cent dollars à une parfaite étrangère ?

Après sa petite tournée, la vendeuse de roses revint à la table des deux hommes et dit au millionnaire :

— J'ai gardé la plus belle pour vous.

— Oh, c'est gentil, dit-il en acceptant la rose.

— Et je voulais vous dire… vous… vous êtes vraiment beau, monsieur.

— Vous ne me le diriez pas si j'avais votre âge, observa finement le millionnaire.

La vendeuse de fleurs rougit, puis tira sa révérence.

Le garçon de table arriva.

— Je finis mon service, est-ce que je pourrais vous demander de me régler immédiatement ?

— Sans problème, dit le millionnaire.

Et il renversa le contenu de son chapeau sur la table.

— Gardez tout ! dit-il au garçon étonné et ravi de ce pourboire plus que généreux.

Le millionnaire se leva, remit son couvre-chef et partit.

Une demi-heure plus tard, Simon se présentait au bureau de son banquier et demandait avec une confiance exaltée :

— Je signe où ?

Une fois la demande de prêt paraphée, le banquier vérifia la signature, esquissa un sourire qui n'était pas dépourvu de tristesse, puis déclara :

— Les quarante mille dollars vont être dans ton compte demain.

Le lendemain matin, Simon signait le contrat pour son salon des animaux et, comme convenu, remettait un chèque de dix mille dollars à Walter Hardy.

Mais quand il sortit du bureau, l'entente en main, une angoisse l'envahit. « Qu'est-ce que je viens de faire ? » se dit-il.

Et il se répondait ce qu'il savait déjà.

« Je viens de remettre un chèque de dix mille dollars à cet homme et de m'engager pour près de quarante mille dollars, sans compter bien entendu tous les autres frais qui suivront… N'est-ce pas insensé ? Je n'ai même pas fait d'étude de marché, je me suis fié à un rêve, un rêve avec des chiens... »

Mieux valait rebrousser chemin et implorer Walter Hardy de tout annuler, de lui redonner son chèque de dix mille dollars...

Mais alors il se hérissa. Il pensa au chapeau du mendiant. Il fallait être discipliné mentalement, ne jeter dans le chapeau de sa vie que des pièces d'un dollar, pas de vulgaires sous noirs. En un mot comme en mille, il devait se jeter à l'eau sans regarder en arrière.

10

Lorsque, vers onze heures du matin, le téléphone sonna dans le petit appartement qu'elle habitait depuis une dizaine d'années, Alice Granger, encore en peignoir, tentait de tromper l'angoisse d'être toujours sans emploi en nettoyant la petite violette africaine qu'elle avait rapportée du bureau de Simon, le jour de leur congédiement commun.

— Monsieur Martin, oui... dit-elle avec un mélange d'émotion et de surprise.

Elle eut envie d'ajouter qu'elle pensait justement à lui, mais elle se retint, ça ne se disait pas.

— J'espère que je ne vous dérange pas.

— Non.

— Est-ce que vous vous êtes trouvé quelque chose ? demanda Simon.

— Euh... non, pas encore, mais ce n'est pas grave, j'en profite pour me reposer un peu, je vais plus souvent à mon condo de Palm Beach, je fais de l'équitation...

Simon laissa éclater sa satisfaction.

— Écoutez, j'ai quelque chose à vous proposer. Je démarre un truc, un Salon des animaux domestiques, et j'ai besoin d'une assistante. Je ne peux pas vous

offrir un salaire extraordinaire, disons trois cent cinquante par semaine pour démarrer, mais ensuite on ajustera. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je...

— Je peux vous donner vingt-quatre heures pour y réfléchir.

— Non, non, j'accepte, j'accepte avec plaisir, j'ai toujours aimé travailler avec vous. Je commencerais quand ?

— Aujourd'hui même si vous pouvez. Le salon débute le 8 novembre. Nous n'avons pas une minute à perdre.

— Je comprends, c'est d'accord. Et le bureau se trouve à quel endroit ?

— Euh... pour le bureau, comme je débute, j'ai voulu limiter les frais, et nous travaillerons à partir de chez moi...

— De chez vous ?

— Ça vous gêne ?

Est-ce que ça la gênait ! Au contraire, ça l'enchantait. Elle pourrait enfin savoir où il vivait, entrer dans ce temple dont elle avait tant de fois rêvé.

— Non, non...

— Bon, d'accord, alors je vous attends à une heure trente.

Lorsqu'elle raccrocha, elle eut l'impression d'être dans un rêve. Ce n'était pas vrai, ça ne pouvait pas être vrai ! Non seulement venait-elle enfin de décrocher un emploi – au salaire modeste, il est vrai – mais la

chose la plus inespérée du monde s'était produite : elle travaillerait de nouveau avec son ancien patron.

Elle courait vers la salle de bains pour se préparer lorsque le téléphone sonna encore une fois : elle pensa tout de suite que c'était son ancien ou plutôt son nouveau patron qui la rappelait pour lui dire que ce n'était qu'une plaisanterie ou qu'il avait tout à coup changé d'idée. Elle revint sur ses pas, répondit : ce n'était pas Simon mais plutôt le directeur du personnel d'une compagnie où elle avait déjà passé une première entrevue, et qui lui offrait un poste, avec un salaire beaucoup plus avantageux que celui que lui proposait Simon.

— Oh, je suis désolée, expliqua-t-elle, j'ai déjà trouvé quelque chose.

À treize heures trente pile, vêtue de son plus beau tailleur, Alice tendait un doigt tremblant vers la sonnette de l'appartement de Simon. Quelle émotion lorsque son patron, très élégant dans un costume sombre, lui ouvrit enfin la porte, et qu'elle put pénétrer chez lui, comme elle pourrait désormais le faire cinq jours par semaine !

— Vous allez travailler ici... lui expliqua-t-il en lui montrant l'atelier déserté de sa femme où il lui avait installé une petite table, une chaise, un téléphone. C'était ici que ma femme travaillait.

— Elle... elle ne fait plus de peinture ?

— Oui, enfin... je pense. Nous sommes séparés depuis deux mois.

—Ah, je vois, je... je suis désolée.

C'était vrai que la nouvelle l'attristait, mais en même temps elle ne pouvait se défendre contre le mouvement de joie secrète qui montait en elle. Pourtant, elle se dit qu'il ne fallait pas se réjouir trop vite, car elle avait aperçu un peu partout dans l'appartement des photos de la magnifique Stéphanie. Si sa femme était sortie de l'appartement, elle n'était pas encore sortie de la vie de son patron, visiblement.

—Bon, dit-elle avec enthousiasme, par où commence-t-on ?

Simon expliqua à sa secrétaire son plan d'attaque, avec une exaltation qu'elle ne lui avait pas vue depuis longtemps. Il faut dire que, les derniers mois, au travail, il n'avait plus été que l'ombre de lui-même : un rien l'irritait, et rien ne le réjouissait, même ses bons coups.

—J'ai réservé un espace d'un peu plus de soixante-quinze mille pieds carrés. J'ai la possibilité d'en louer un maximum de soixante-cinq pour cent à nos exposants. (Il les appelait déjà « ses » exposants, même s'il n'en avait encore déniché aucun !) On peut donc louer cinquante mille pieds carrés, c'est notre premier objectif.

—Cinquante mille pieds carrés...

—Oui, mais ce n'est pas encore le plus beau. Comme le tarif courant pour ce genre d'événements est de dix dollars le pied carré, nous pouvons, le calcul est simple, générer des revenus de... cinq cent mille

dollars ! Un demi-million, vous rendez-vous compte, madame Granger ?

Il avait dit cela à une vitesse phénoménale, comme un véritable fou.

— Non… enfin oui, un demi-million… c'est… c'est un chiffre tout de même, laissa tomber Alice avec perplexité, car elle était tout à la fois excitée et effrayée par l'enthousiasme délirant de Simon.

— Mais attendez, attendez, ce n'est pas tout, ajouta-t-il en souriant comme un illuminé. Vous oubliez quelque chose…

— J'oublie quelque chose ?

— Mais OUI, dit-il de manière insistante, il y a aussi les revenus provenant de la vente des billets à la porte. Si nous avons dix mille visiteurs par jour, ce que je considère comme réaliste pour un premier salon, vu que le salon dure trois jours, nous aurons trente mille visiteurs. À huit dollars le billet, moins la commission au Stade olympique, il nous reste grosso modo six dollars, soit cent quatre-vingt mille dollars pour un chiffre d'affaires total de près de sept cent mille…

— Sept cent mille, c'est…

— Bien sûr il y a les dépenses, mais j'ai l'habitude, nous les garderons au minimum… C'est la fortune, madame Granger, la fortune ! Mon idée ne peut pas échouer, c'est MA-THÉ-MA-TI-QUE ! Vous comprenez, la vie est un chapeau.

— La vie est un chapeau ?

— Mais oui, si on jette juste des dollars dans un chapeau, et aucun sou noir, à la fin, il n'y a que des dollars... Comme je vous disais, c'est mathématique.

— Mais pourquoi jetterait-on des dollars dans un chapeau ? Je ne suis pas sûre de comprendre.

— Mais c'est une image, madame Granger, une IMAGE ! Ça veut dire que nous sommes condamnés au succès.

Comme elle paraissait ne pas comprendre, il trancha :

— De toute manière, ce n'est pas grave, je vous expliquerai une autre fois, nous n'avons pas le temps. Maintenant, il faut se retrousser les manches.

— Je suis ici pour ça.

— D'abord nous avons besoin d'un document publicitaire si nous voulons commencer à vendre des espaces. Je vous donne le texte dans une heure ; en attendant, mettez la main sur un bon graphiste, et demandez-moi des soumissions chez les imprimeurs.

Trois jours plus tard, le document était conçu, une semaine après il était imprimé. Simon venait de dépenser mille cinq cents dollars. Mais qu'étaient mille cinq cents dollars en comparaison des profits pharamineux qu'il empocherait ?

Sa secrétaire et lui avaient dressé la liste de tous les exposants potentiels. Dès qu'ils eurent le document en main, ils se mirent à donner des coups de fil. Fidèle à ses habitudes d'adjoint du directeur des ventes, Simon avait décomposé son objectif de

cinquante mille pieds carrés à vendre. Il estimait qu'il devait les avoir vendus au plus tard un mois avant l'événement parce que, ensuite, ce serait plus difficile, les compagnies ne s'engageraient pas à la dernière minute. Il disposait donc, grosso modo, de trois mois pour vendre, aussi lui fallait-il vendre environ seize mille pieds carrés par mois, donc quatre mille pieds carrés par semaine. Pas une minute à perdre en somme !

Une chose telle que la chance du débutant, ce que les Américains appellent la *beginner's luck*, existe-t-elle ? Toujours est-il que, la première semaine, Simon parvint à dépasser son objectif et à vendre plus de cinq mille pieds carrés. Et non seulement à vendre ces cinq mille pieds carrés, mais à revenir avec des chèques d'une valeur de cinq mille dollars au bureau, où Alice accueillit la nouvelle avec des larmes de joie !

— Ça marche ! dit-il. Ça marche encore mieux que je ne le pensais ! Les gens adorent le concept. Je pense que nous avons frappé le gros lot. Je vous le disais, madame Granger, la vie est un chapeau...

— Je pense que je commence à comprendre, dit-elle en plissant les lèvres avec scepticisme.

Ce succès précoce le persuada que ce serait un jeu d'enfant d'atteindre son objectif, voire de le dépasser.

Lui et sa secrétaire avaient maintenant des ailes.

Pourtant, malgré leur optimisme et leur travail acharné, les deux mois qui suivirent furent catastrophiques. Simon ne vendit que trois mille pieds carrés,

au lieu des quelque trente mille projetés, et encore, aucun client n'accepta de le payer tout de suite, préférant attendre un mois avant l'événement. Il eut droit à toute la kyrielle des objections habituelles. Les preneurs de décision étaient en vacances. On ne connaissait pas le Salon, est-ce qu'il aurait vraiment lieu ? Et s'il avait lieu, combien attirerait-il de visiteurs ?

Cette question était celle qui revenait le plus souvent dans la bouche des clients, et qui hantait désormais les jours et les nuits de Simon, car il en perdait le sommeil. En excellent vendeur qu'il était, il avait beau parler avec enthousiasme de son objectif de trente mille visiteurs, quelle garantie pouvait-il donner qu'il atteindrait effectivement ce nombre magique ?

Alors Simon se mit à douter, et ses craintes les plus anciennes refirent surface, que nourrissaient fort commodément les innombrables objections de son banquier. Il ne connaissait pas vraiment les affaires, son idée était bancale, il perdrait toute sa mise, et du même coup son appartement. Il en vint même à en vouloir à Max, son pauvre chien : s'il n'avait pas rêvé à lui, avec ce stupide petit sac au cou et cette illusoire piécette d'or, il ne se serait pas lancé la tête la première dans ce projet insensé !

Un vendredi soir, à la fin d'une semaine particulièrement éprouvante au cours de laquelle il avait essuyé partout des refus, il s'arrêta à L'Express et, seul au bar, il tenta d'oublier sa déception grâce aux tanins costauds d'un bon bordeaux.

Pour la première fois, il avait envie de tout lâcher. De toute manière, n'y serait-il pas forcé quelques jours plus tard ?

Trois jours, pour être plus précis...

Oui, parce que trois jours plus tard, le lundi matin, il devrait faire au Stade olympique le deuxième paiement de trente mille dollars. Il n'avait certes pas épuisé la totalité du prêt que la banque lui avait consenti. Mais il avait versé à sa secrétaire son salaire depuis deux mois, il y avait eu l'impression du dépliant publicitaire, des contrats, ses propres dépenses...

S'il ne faisait pas ce versement, tout serait annulé. Il perdrait les quelque quinze mille dollars qu'il avait déjà engloutis dans cette aventure et qu'il lui faudrait d'ailleurs récupérer avant décembre pour rembourser son banquier...

Emprunter d'autre argent à la banque ? C'était exclu, son banquier lui avait déjà prêté tout ce qu'il pouvait et, de toute manière, il trouvait ridicule son projet. Prendre de l'argent sur ses cartes de crédit ? Il avait atteint sa limite et perdu depuis des mois ses privilèges puisqu'il n'avait jamais fait le paiement promis au téléphone.

Le matin, il était allé à la banque pour vérifier ce qui lui restait : un peu plus de vingt-deux mille dollars. Il lui manquait donc huit mille dollars pour pouvoir payer au Stade les trente mille prévus. Mais même s'il les trouvait, ces huit mille dollars, et qu'il signait ce chèque de trente mille, que ferait-il pour

continuer à payer sa secrétaire, les énormes coûts de publicité du Salon, et continuer à vivre ?

Une angoisse si grande monta alors en lui que – était-ce dû en partie au surmenage des dernières semaines ? – il se mit à éprouver de la difficulté à respirer. Et puis il eut un point au cœur...

— Est-ce que ça va ? lui demanda le barman, qui avait noté sa pâleur soudaine de même que les gouttelettes sur son front.

— Oui, oui, je... un malaise passager.

— Vous voulez que j'appelle l'ambulance ?

— Mais non, voyons, je vous dis que ce n'est rien...

Le barman reprit son service sans insister, l'air tout de même préoccupé. Ce client n'avait vraiment pas bonne mine.

Mais au bout de quelques secondes, le malaise de Simon se dissipa, sa respiration se rétablit, son cœur se calma. Il esquissa un sourire. Ce n'était pas seulement qu'il se sentait mieux, mais une idée lui était venue. Sa situation n'était pas si désespérée. Il lui restait encore une ressource : sa vieille Jaguar... Elle valait encore plusieurs milliers de dollars...

Une demi-heure plus tard, chez un vendeur d'autos d'occasion, il se rendit compte qu'elle valait beaucoup moins qu'il ne le croyait.

— Quatorze mille dollars ?

— Oui, monsieur. Quatorze mille dollars.

— Mais elle est en parfaite condition. Une Jaguar roadster 1953. Vous ne vous rendez pas compte !

—Écoutez, seize mille, je peux aller jusqu'à seize mille dollars mais pas un sou de plus. C'est mon dernier prix, et encore, je ne suis pas sûr de faire une bonne affaire : je dois la revendre, cette voiture-là. Je ne l'achète pas pour m'amuser.

Vingt minutes plus tard, ayant rempli les différents papiers de vente, Simon repartait avec un chèque de seize mille dollars. Et un cœur brisé. Jamais, non, jamais il n'avait pensé devoir se défaire un jour de sa vieille Jaguar !

Et puis maintenant, ennui supplémentaire, il était à pied !

Mais au moins il avait trouvé seize mille dollars et, le lundi suivant, il pourrait signer sans difficulté le chèque de trente mille.

Le lundi matin, il n'eut d'autre choix que de se rendre à pied à la banque. Il posait la main sur la poignée de la porte lorsque son cellulaire sonna. Il s'empressa de répondre. C'était peut-être Walter Hardy, du Stade, qui l'appelait pour savoir quand il aurait son chèque. Simon aurait le plaisir de lui annoncer qu'il irait le lui porter en main propre le jour même.

Ce n'était pas le directeur du Stade olympique qui appelait mais plutôt, contre toute attente, Alex Rainier, le jeune président de Logitec à qui il avait demandé un emploi le jour de son congédiement et dont il n'avait jamais plus entendu parler, comme il l'avait prévu. *Don't call me I'll call you.*

— Désolé, je sais que j'aurais dû te rappeler il y a quelques mois pour le poste, mais enfin voici : est-ce que tu es encore disponible ?

— Oui, enfin, je suis sur quelque chose...

— Bon, les choses ont bougé ici. Je ne suis pas satisfait de mon directeur des ventes, il part la semaine prochaine. Si le poste t'intéresse, il est à toi. Un salaire de base de quatre-vingt-cinq mille dollars. Avec primes, auto, compte de dépenses et tout le tralala. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Écoute, ta proposition me prend au dépourvu. Est-ce que tu me donnes un peu de temps pour y réfléchir ?

— J'ai besoin d'une réponse demain sans faute. Après, ce sera trop tard. Mais si je peux t'aider à prendre la bonne décision, tu n'auras pas une meilleure offre ailleurs.

Lorsqu'il raccrocha, Simon était sous le choc.

Comme les choses se passaient vite ! Et comme la vie était curieuse !

Mais que faire ? Devait-il accepter cette proposition inattendue et plutôt alléchante ?

N'était-ce pas la solution la plus raisonnable ? Bien sûr, il perdrait les quelque quinze mille dollars qu'il avait déjà mis dans son projet, mais comme il aurait un nouveau poste, de surcroît fort lucratif, dans une compagnie respectable, il pourrait commencer à rembourser tout de suite la banque pour son prêt.

— Est-ce que vous entrez ou vous sortez ? lui demanda alors un client qui voulait entrer à la banque.

Il s'écarta, le laissa passer, resta indécis à la porte.

Il aperçut alors une Audi A4 gris métallique et, un peu comme quelques semaines auparavant, il crut voir sa femme du côté du passager. En fait, il en eut bientôt la certitude. Mais oui, c'était bien elle, plus resplendissante que jamais, comme si l'absence avait magnifié sa beauté, ou comme si elle était plus heureuse dans sa nouvelle vie et que ce bonheur se reflétait sur son visage.

Une nouvelle vie, il fut bien certain qu'elle en avait une, car l'homme qui conduisait l'Audi grise, il le connaissait, c'était Berger. Oui, Louis Berger, son meilleur ami, qui avait pris son poste, conduisait son Audi et lui avait volé sa femme !

Alors ce fut encore plus dur que le soir où il était rentré chez lui pour trouver l'appartement vide. On eût dit que sa femme l'abandonnait une deuxième fois et de la manière la plus cruelle du monde parce qu'elle le quittait pour quelqu'un d'autre.

S'il avait mangé normalement le matin – mais il était si nerveux qu'il avait perdu l'appétit et, pas très judicieusement, ne faisait que boire du café – il se serait sans doute mis à vomir.

Sa réaction fut curieuse. Au lieu de s'effondrer, il se hérissa. Il avait été si blessé, si humilié d'avoir vu sa femme avec son meilleur ami, dans son ancienne voiture de surplus, qu'il avait envie de se venger.

D'elle.

De la société.

De la Vie même.

Oui, il lui fallait une revanche, une compensation. Et seul un triomphe remarquable, seul un coup d'argent spectaculaire le soulagerait de cette honte qui montait en lui.

Il entra à la banque et fit illico certifier le chèque de trente mille dollars au bénéfice du Stade olympique !

Quant à Alex Rainier, il pouvait aller se faire cuire un œuf ! Simon ne voulait plus de son poste, aussi alléchant fût-il.

Mais dans les deux semaines qui suivirent, les choses ne s'améliorèrent guère, et malgré ses vaillants efforts, même s'il travaillait soixante heures par semaine, il ne put signer que quelques contrats dérisoires.

Maintenant, Simon sentait qu'il s'enfonçait, que rien ne pourrait plus freiner sa descente aux enfers. Il avait fait une erreur : personne ne voulait de son ridicule salon. Comme il avait été stupide de refuser la proposition de Rainier ! Il aurait fait d'une pierre deux coups : non seulement il aurait enfin commencé à gagner un salaire, plus que décent d'ailleurs, mais il aurait mis un frein à l'hémorragie avant qu'il ne soit trop tard : il ne serait pas allé naïvement donner ce chèque de trente mille au Stade olympique !

Trente mille dollars !

S'il avait su…

Il avait envie de se tirer une balle dans la tête pour se punir de sa naïveté sans bornes. Et dire qu'il avait entraîné dans son aventure son ancienne secrétaire qui, lui avait-elle avoué quelque temps après son embauche, avait refusé un poste ailleurs pour accepter celui qu'il lui avait proposé...

Quant au millionnaire, Simon brûlait de lui dire sa façon de penser. C'était lui au fond qui l'avait entraîné dans cette aventure suicidaire en lui tournant la tête avec ses belles théories sur le succès et le bonheur !

La vie est un chapeau...

Un chapeau, mon œil !

Le vieux allait bien voir le sort que Simon réservait à son chapeau de mendiant si jamais il le revoyait !

II

— Vous n'auriez pas un dollar de trop ? lui demanda alors une voix qui lui était devenue familière.

Il se retourna et reconnut le mendiant, qui arborait une belle rose rouge à la boutonnière, ainsi que de magnifiques bottes de cow-boy.

Tiens ! pour une fois le hasard faisait bien les choses, pensa Simon. L'homme d'affaires désenchanté pourrait vider son sac.

Pourtant, le sourire du vieil homme le désarma, de même que l'éclat rieur de ses yeux bleus.

— J'aimerais vous donner ce dollar, répondit-il au millionnaire, mais je n'ai jamais été aussi fauché : je pense que je suis en train de perdre cinquante mille dollars, cinquante mille dollars qui n'étaient même pas à moi et que je vais devoir rembourser dans quelques mois.

— Oh ! alors finalement vous vous êtes lancé.

— Oui, dans un précipice.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le mendiant qui ne se départait pas d'un sourire léger, comme si la situation ne lui paraissait pas aussi grave qu'à Simon : il est vrai que ce n'était pas son argent ni toute sa vie qui étaient en jeu !

— Eh bien, les exposants sont tous intéressés, mais la plupart me disent la même chose : comme c'est la première fois que ce salon a lieu, ils ne veulent pas risquer d'annoncer sans la garantie que j'aurai trente mille visiteurs.

— Je crois que vous avez oublié la règle première de tout bon vendeur qui doit contrer les objections d'un client : se mettre dans ses souliers.

— Mais je crois au contraire que je n'ai pas cessé de le faire.

— Vraiment ? Pensez-y deux minutes : si vous étiez exposant, est-ce que vous aimeriez courir le risque de dépenser des milliers de dollars sans savoir si l'événement va attirer suffisamment de monde ?

— Non.

— Eux non plus. Alors la solution est simple : puisque vous êtes convaincu que votre événement va marcher, prenez vous-même le risque à leur place. Faites-les signer en leur disant qu'ils ne devront payer que lorsque l'événement sera fini et que vous aurez eu vos trente mille visiteurs.

Simon ravala sa salive.

— Mais si je n'ai pas ces trente mille visiteurs...

— Maintenant vous commencez à comprendre comment les exposants se sentent, dit en souriant le millionnaire.

Simon pencha la tête. Il avait honte d'avoir été ainsi pris en défaut. Le millionnaire avait raison. C'était

à lui de courir le risque s'il était si convaincu du succès de son salon.

— Mais comment puis-je leur donner la garantie que j'aurai trente mille visiteurs ? C'est la première fois que je fais ce salon. Et peut-être la dernière d'ailleurs, ajouta-t-il comme pour lui-même. Et puis, si les exposants ne me payent pas d'avance, comment vais-je faire pour payer les énormes coûts de publicité ? Les gens ne viendront pas à mon salon s'ils n'en entendent pas parler.

— Servez-vous de votre imagination. Et empruntez.

Emprunter, c'était facile à dire, mais à qui ?

— Je dois partir maintenant, dit le mendiant. Il retira la rose de sa boutonnière et la tendit à Simon :

— Tenez, dit-il, ça vous portera chance.

Cette fois-ci, contrairement à la première fois, Simon accepta la rose. Il se pencha même pour la humer. Elle dégageait une fragrance extraordinaire, une odeur très subtile, enivrante. Lorsqu'il releva la tête pour remercier le mendiant, celui-ci avait déjà disparu.

Simon haussa les sourcils. Que cet homme était mystérieux ! Il arrivait toujours à point nommé dans sa vie, comme s'il lui était envoyé par le ciel. À moins qu'il ne fût quelque démon malicieux qui s'efforçait par tous les moyens de le pousser à prendre des risques suicidaires...

Comment savoir ?

En allant jusqu'au bout.

12

Revigoré par cette rencontre inattendue, Simon rentra au bureau, c'est-à-dire chez lui, où Alice Granger se trouvait, fidèle au poste.

Elle lui trouva mauvaise mine. Il paraissait anxieux, malgré sa rencontre instructive avec le millionnaire.

— J'ai une nouvelle stratégie.

— Une nouvelle stratégie ?

— Oui ! Nous ne demanderons pas aux exposants de payer avant le salon, mais seulement après, lorsque nous aurons attiré nos trente mille visiteurs.

— Mais s'ils ne signent pas malgré cette assurance ?

— Il faut qu'ils signent, il le faut.

— Et pour la publicité, où allons-nous prendre l'argent ?

Elle avait tout de suite vu, dans cette stratégie, le même problème que lui.

— J'ai fait une conciliation bancaire ce matin, ajouta-t-elle, et avec les placards publicitaires de quatre mille dollars que nous avons préparés, nous n'irons pas bien loin...

— Merde ! dit Simon avec découragement.

Et après une pause, il reprit :

— Ce qu'il nous faudrait, c'est cinquante mille dollars, pour lancer une véritable offensive. Mais qui pourrait me passer cet argent ?

Il resta un moment sans parler puis, d'une voix empreinte de découragement :

— Dans le fond, je serais peut-être mieux de tout laisser tomber et de déclarer faillite. Je repartirais à zéro au lieu de m'enfoncer davantage. Et vous, Alice, vous ne perdriez plus votre temps dans une compagnie sans avenir.

— Ne dites pas ça, monsieur Martin...

Elle était émue. C'était la première fois depuis qu'elle le connaissait qu'il ne l'appelait pas madame Granger mais Alice, comme si enfin la glace était brisée entre eux, après tant d'années.

— J'ai calculé qu'il restait suffisamment d'argent dans le compte pour rembourser à peu près tous les exposants qui ont déjà payé ; alors si vous voulez, aujourd'hui on va écrire les lettres, envoyer les chèques...

— Monsieur Martin, les cinquante mille dont vous avez besoin, je ne les ai pas, mais j'ai vingt mille.

— Vous... ?

— Oui, dit-elle, je les ai. Je n'ai jamais eu beaucoup de dépenses, à part le condo à Palm Beach et le Lear Jet, bien entendu...

Simon éprouva un sorte de honte. Sa secrétaire lui faisait malgré elle la leçon. Même avec un salaire modeste, elle avait pu économiser suffisamment d'argent pour lui prêter ainsi vingt mille dollars, alors

que lui, avec ses émoluments plus que confortables, il n'avait réussi qu'à s'endetter.

— Mais madame Granger, enfin Alice...

Il le disait pour la deuxième fois, comme s'il en prenait l'habitude ; ou peut-être lui avait-il paru inconvenant de l'appeler madame Granger puisqu'il s'était repris.

— Je ne peux pas accepter, poursuivit-il, c'est extrêmement généreux de votre part, mais si le Salon ne fonctionne pas, je ne vois vraiment pas comment je pourrai vous remettre cet argent, enfin dans un avenir rapproché. Je suis sans emploi, je n'ai plus rien, et je dois déjà quarante mille à la banque.

— Vous m'avez dit que vous étiez sûr à cent pour cent que le Salon fonctionnerait.

— Je ne sais plus, Alice, je ne suis plus sûr de rien et je ne veux surtout pas vous entraîner dans cette aventure. Vous avez déjà accepté de travailler pour moi pendant assez longtemps pour un salaire bien inférieur à ce que vous pourriez obtenir ailleurs...

— Et si, au lieu de vous les prêter, ces vingt mille dollars, je les investissais, si nous devenions partenaires dans le Salon...

Simon sentit une émotion monter en lui. Alice croyait tellement en lui qu'elle était prête à risquer tout ce qu'elle possédait.

— Non, dit-il, je dois refuser, c'est... c'est extrêmement gentil de votre part, et croyez-moi, ça me

touche énormément, mais je ne peux pas vous faire courir ce risque.

— Je ne le fais pas pour vous aider, je le fais pour gagner de l'argent. Voici le marché que je vous propose : j'investis vingt mille dollars, mais vous me remettez le double si le Salon fonctionne.

Il était sidéré. Quelle audace ! Et lui qui n'avait toujours vu en elle qu'une gentille secrétaire sans grande ambition, dépourvue de tout sens des affaires !

— Je... vous me prenez au dépourvu, vraiment, je ne sais plus quoi dire.

— Dites oui...

Et elle lui tendait la main pour conclure l'affaire. Une hésitation, et il la serra. Une heure plus tard, il déposait le chèque de vingt mille dollars : il avait de nouveau le vent dans les voiles.

Dans les jours qui suivirent, ils lancèrent leur campagne publicitaire et expérimentèrent leur nouvelle stratégie avec les exposants.

Elle fonctionna à merveille, bien au-delà de leurs espérances. En vendeur chevronné, inspiré par les conseils du millionnaire, Simon avait mis au point une formule qui faisait mouche presque à tout coup. Il commençait par demander :

— Si vous aviez la certitude de montrer votre produit en trois jours à trente mille personnes, est-ce que vous seriez intéressé ?

La plupart des éventuels exposants répondaient par l'affirmative, bien entendu. Alors il leur disait

qu'il leur offrait cette possibilité, qu'ils n'auraient à payer qu'après l'événement et seulement si le Salon accueillait trente mille visiteurs.

La première semaine, il vendit un nombre record de pieds carrés : onze mille, ce qui représentait un chiffre d'affaires éventuel de cent dix mille dollars. Si du moins il parvenait à remplir son salon. La semaine suivante, il dépassa ce record, vendit quatorze mille pieds carrés. Et puis cela fit boule de neige. Fort de ce succès, il expliquait aux futurs exposants que leurs concurrents étaient déjà présents, que s'ils ne voulaient pas se faire damer le pion, ils devaient réserver eux aussi un espace. Et c'est ainsi que, malgré des débuts plus que chaotiques, il parvint à vendre quatre-vingt-dix-huit pour cent de ses espaces. C'était la magie... de se mettre à la place de ses clients !

Et puis plusieurs clients, pour être certains d'avoir une place, allaient jusqu'à payer d'avance. C'était inespéré. Car sans ces munitions imprévues, Simon n'aurait sans doute pas pu poursuivre sa campagne publicitaire. Et souvent, comme par miracle, c'était la veille ou le jour même de la parution d'une coûteuse publicité que de l'argent frais venait regarnir le compte.

Un dieu – le dieu des audacieux ! – veillait mystérieusement au grain. À moins que ce ne fût la nécessité absolue de trouver de l'argent qui donnait de véritables ailes à la volonté de Simon, qui conférait à ses désirs une puissance nouvelle, si grande qu'elle semblait influencer les événements, en tout cas les

clients, et leur forcer mystérieusement la main ? Qui connaît les arcanes véritables du succès ?

À chaque chèque qu'il devait signer pour la publicité, il éprouvait une hésitation, un vertige presque. Il y avait de quoi. Car il investit ainsi presque tout l'argent perçu : plus de cent cinquante mille dollars. C'était plus que le budget initial, bien entendu.

Mais pouvait-il courir le risque de n'avoir que vingt-cinq mille visiteurs ? Alors tous les exposants, à qui il avait donné la garantie des trente mille visiteurs, pourraient exercer leur droit de ne pas payer : et qui paie lorsqu'il n'y est pas tenu ? Ce serait la catastrophe, la ruine. Il en était conscient. Plus que conscient même, il y pensait à chaque minute du jour et de la nuit, et cette obsession lui avait même fait oublier ses déboires conjugaux, l'humiliation de voir sa femme avec un autre homme : à quelque chose malheur est bon !

La veille de l'événement, un jeudi soir, après avoir mis la dernière main à l'organisation physique du Salon, il invita Alice à prendre un verre chez lui. Il était particulièrement nerveux, parce que, comme il n'y avait pas de réservation ou de vente de billets par téléphone, il lui était impossible de prévoir si sa publicité aurait du succès. Que ferait le public, qui est toujours le juge ultime ? Aurait-il envie de payer huit dollars pour venir voir ces animaux dont la plupart, comme le lui avait dit son gérant de banque, pouvaient être vus gratuitement dans toutes les animaleries ?

—Si jamais ça ne marche pas, si jamais les gens restent chez eux, je vous rendrai de toute manière vos vingt mille dollars, Alice...

—Il n'en est pas question. J'ai dit que je les investissais, que j'étais partenaire, ce n'est pas un prêt, protesta-t-elle avec une sincérité si sympathique qu'elle arracha presque des larmes à Simon.

Comme elle avait été une collaboratrice précieuse ! Comme elle l'avait encouragé, supporté, chaque fois qu'il s'était découragé, chaque fois qu'il avait eu envie de tout lâcher, et ça lui était arrivé plus d'une fois, parce que ç'avait été une entreprise beaucoup plus difficile, beaucoup plus rocambolesque et surtout beaucoup plus éprouvante qu'il n'avait imaginé au départ.

Il comprenait maintenant que, pour réussir, il fallait non seulement une bonne idée, mais aussi du courage, de la détermination, la capacité de ne pas se décourager, de se relever lorsqu'on tombait, de trouver chaque fois une manière d'ouvrir les portes qui s'étaient refermées.

Réussir...

Mais en fait, rien n'était encore acquis, et c'était peut-être ce qui était le plus insupportable dans cette aventure. Ne pas savoir. Jusqu'à la fin, ne pas savoir s'il réussirait ou s'il échouerait, s'il aurait ses trente mille visiteurs !

Il se rendit à la cuisine, retira du réfrigérateur la bouteille de champagne qu'il y avait mise au frais et

appela Alice, qui vint le rejoindre au salon. Il fit sauter le bouchon, annonça :

— Fêtons avant, de crainte de ne pas pouvoir le faire après.

— Mais je suis sûre que ce sera un succès grandiose. Mon petit doigt me le dit, j'en ai même rêvé la nuit dernière.

N'était-elle pas extraordinaire ?

Il emplit les flûtes, lui en tendit une.

— Peu importe ce qui arrivera, dit-il, je suis content d'avoir vécu cette expérience, et je suis content de l'avoir vécue avec vous, Alice.

Elle le regarda, souriante, émue. Lui faisait-il une subtile déclaration d'amour ? Mais non, c'était impossible. Il ne l'avait jamais vue que comme une secrétaire, au plus une collaboratrice. Il ne fallait pas qu'elle rêve en couleurs.

Et pourtant, lorsqu'ils eurent bu quelques verres de champagne, Simon la regarda d'une drôle de manière. Pour la première fois, lui sembla-t-il, il la regardait comme une femme.

Simon aussi était troublé.

Mais il se disait : « Non, c'est impossible, je sais bien que je suis attiré par elle depuis des semaines, que nous avons en commun mille intérêts que je ne soupçonnais pas. Mais à côté de Stéphanie, elle ne fait pas le poids. Ma femme – il l'appelait encore absurdement " ma femme ", même après des semaines

de séparation ! – était beaucoup plus jeune, beaucoup plus belle. »

Et pourtant, lorsque Alice s'approcha de lui, il ne put résister à la tentation de l'embrasser goulûment. Il se mit même à la caresser fougueusement, entrouvrit son chemisier, aperçut son soutien-gorge, la naissance de ses seins, mais soudain il s'arrêta, la repoussa :

— Je ne peux pas, dit-il, je ne peux pas.

— C'est à cause de moi ? dit-elle affolée, effondrée de surprise.

Elle savait bien qu'elle n'était pas aussi belle que sa femme, dont il n'avait pas encore retiré les différentes photos de son appartement et qui, en somme, l'habitait encore malgré son absence. Elle était trop grasse pour lui, elle avait eu beau, depuis qu'il l'avait engagée, s'imposer tous les régimes possibles, elle n'avait pas perdu trois kilos.

— Non, dit-il, ce n'est pas vous, c'est moi.

— Je... je pense qu'il vaut mieux que je m'en aille maintenant, dit-elle tout en rattachant son chemisier, blessée dans son orgueil de femme.

— Oui, se contenta de dire Simon, honteux.

Il regrettait d'avoir franchi ce pas avec sa secrétaire, surtout qu'elle avait été admirable d'enthousiasme et de dévouement.

Et dire que de surcroît il lui ferait peut-être perdre vingt mille dollars si le Salon s'avérait un fiasco...

Alice avait reboutonné son chemisier, replacé ses beaux cheveux blonds et, cachant les larmes qui lui

montaient aux yeux, elle se dirigeait vers la porte de l'appartement sans même avoir dit bonsoir à Simon lorsqu'il dit simplement :

— Alice ?

Elle se retourna. Ils échangèrent un regard, et Simon se précipita vers elle et il la prit, là, debout contre la porte.

Ils passèrent la nuit ensemble. Mais en se réveillant le lendemain, Simon fut pris de remords. Il n'aurait pas dû la retenir la veille : jamais elle ne pourrait remplacer Stéphanie. Stéphanie qui n'avait peut-être fait qu'une fugue et lui reviendrait dans un mois, dans une semaine. Oui, c'était une erreur, il en avait la certitude.

Pourtant, il n'osa pas lui dire tout de suite son regret. De toute manière, il était trop nerveux : son Salon ouvrait dans quelques heures. L'estomac noué par une angoisse insupportable, Simon emmena Alice prendre le petit déjeuner à L'Express puis, vers neuf heures, une heure avant l'ouverture du Salon, ils se présentèrent au Stade.

À leur étonnement, trois ou quatre cents personnes attendaient déjà en ligne à la porte ! Simon croyait rêver.

— C'est un succès, s'exclama-t-il, un succès !

— Je le savais ! triompha Alice, qui lui sauta au cou pour l'embrasser.

La hâte est mauvaise conseillère, dit-on, et *il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.*

Et pourtant, leur enthousiasme ne les trompa pas : le dimanche, à peine une heure après la fermeture du Salon, le préposé à la billetterie annonça à Simon que trente-cinq mille visiteurs avaient franchi les tourniquets...

13

Simon avait remporté son incroyable pari !

Lorsque à peu près tout le monde l'eut payé, il fit les comptes. Une fois déduites ses dépenses, il lui restait la somme rondelette de cinq cent deux mille dollars !

Oui, un demi-million, pour moins de six mois de travail !

Il n'en revenait pas.

Son gérant de banque non plus, qui le regardait maintenant avec déférence, lui parlait de manière obséquieuse, riait de toutes ses plaisanteries, tout simplement parce qu'il y avait plus de cinq cent mille dollars dans son compte ! Il lui proposa même élégamment une marge de crédit de cent mille dollars. Comme s'il en avait besoin ! C'est bien là la générosité des banques, qui ne vous prêtent de l'argent que lorsque vous n'en avez pas besoin, et vous égorgent dès que vous manquez de les rembourser !

Il referait le Salon l'année suivante bien entendu – il avait déjà réservé son espace – mais il n'était pas nécessaire de garder Alice comme assistante. Aussi, un vendredi matin, une dizaine de jours après la tenue du Salon, il la convoqua, lui tendit une enveloppe.

Elle l'ouvrit promptement. L'enveloppe contenait son chèque de quarante mille dollars, comme convenu.

— Oh, je te remercie.

— C'est à moi de te remercier. Je ne sais pas ce qui serait arrivé sans toi.

— Oh, tu aurais sûrement trouvé une autre manière de t'en tirer.

Une pause puis Simon reprit :

— Je... je pense que je vais fermer le bureau pour quelques semaines, pour prendre des vacances et faire le point. Alors si tu as envie d'aller passer quelques jours à ton condo de Palm Beach, c'est le temps ou jamais.

— C'est vrai que, maintenant, j'ai de quoi me payer du bon temps, dit-elle en soulevant le chèque qu'il venait de lui remettre.

— Oui...

Une pause de nouveau puis, avec un courage dont elle se surprit elle-même :

— Et nous deux ?

Elle avait des motifs bien légitimes de s'en faire, car depuis quelques jours, il n'avait pas manifesté le désir de la voir, il ne l'avait appelée que brièvement, à deux ou trois occasions, et s'était montré froid, distant, simplement poli, comme un patron l'est avec sa secrétaire. On aurait dit qu'il avait oublié ce qui s'était passé entre eux ce fameux jeudi soir ou que, pire encore, jamais rien n'avait eu lieu entre eux. Pensée horrible qui l'avait torturée, faisant ressurgir

en elle tous ses doutes : elle n'était pas assez bien pour lui.

Mais Simon n'eut pas à répondre, car il fut pour ainsi dire sauvé par Max, qui s'était précipité vers la porte et, un peu curieusement, jappait en agitant la queue, même si personne n'avait frappé ni sonné.

Simon tourna la tête en direction de son chien :

— Max, qu'est-ce que tu fais ?

Sans se tourner vers son maître, l'adorable petit lhassa apso aboyait de plus belle.

— Max, s'il te plaît, voudrais-tu arrêter de japper ?

Les hommes parlent parfois même s'ils n'ont rien à dire, c'est connu, mais les chiens n'aboient jamais inutilement, et Simon en eut la preuve une fois de plus.

Contre toute attente, même si la porte de son appartement était verrouillée, elle s'ouvrit, et Simon vit paraître la personne au monde qu'il s'attendait le moins à voir, son ex-femme, Stéphanie, vêtue d'un jean moulant et d'un imperméable qui s'ouvrait sur un ample pull de fine laine blanche.

— Stéphanie ?

— Oui, dit-elle en brandissant la clé de l'appartement, qu'elle avait gardée dans son trousseau. Je l'avais toujours et je...

Max avait senti sa présence derrière la porte devant laquelle elle avait longuement hésité, n'osant ni frapper ni sonner, encore moins entrer, jusqu'à ce qu'elle entende le pas d'un voisin dans l'escalier. Embarrassée

à la pensée qu'il la verrait poireauter là, Stéphanie s'était enfin résolue à ouvrir.

Heureux de la revoir, Max fit vers elle des sauts prodigieux, de toute évidence pour qu'elle le prenne dans ses bras.

Elle y consentit, peut-être pour se donner une contenance. Puis elle s'avança lentement dans l'appartement.

— Je... je ne te dérange pas ? demanda-t-elle, et elle regardait évidemment en direction d'Alice qui, instinctivement, s'était écartée de Simon et avait baissé les paupières, impressionnée par la beauté, par l'éclat de sa rivale : elle était encore plus belle en personne que sur les photos dont l'appartement était toujours tapissé.

— Non, non, s'empressa de la rassurer Simon, j'étais avec madame Granger, ma secrétaire...

— Oh, oui, oui, je me souviens, enfin vaguement.

« Madame Granger, ma secrétaire. » Tout de suite il la trahissait, comme s'il avait honte d'avouer qu'elle était en fait sa... Mais peut-être n'était-ce que dans ses rêves qu'elle était son amante, peut-être n'était-elle rien pour lui. Que sa secrétaire, d'ailleurs provisoire, avec qui il avait eu la faiblesse de coucher un soir.

« Madame Granger, ma secrétaire... »

Meurtrie, Alice comprit qu'elle avait perdu la partie et dit :

— Bon, je pense que je vais y aller.

Elle n'embrassa pas Simon bien entendu, ne lui serra même pas la main, pas plus qu'à Stéphanie, qui

ne put réprimer un de ces subtils sourires fleurissant les lèvres des femmes qui viennent de triompher d'une rivale. Car même si Simon avait présenté Alice comme une simple secrétaire, Stéphanie n'avait pas été dupe, elle avait senti tout de suite qu'il s'était passé quelque chose entre son mari et cette femme.

Lorsque Alice fut sortie, Stéphanie referma derrière elle la porte de l'appartement aussi naturellement que si elle y habitait encore, que si elle n'avait jamais quitté son mari.

Elle se tourna vers lui, il y eut un silence, puis Simon dit :

— Que me vaut l'honneur ?

— Je... j'ai fait une erreur, Simon, une horrible erreur. Je... je voudrais revenir.

— C'est fini avec Louis ?

— Tu... tu le savais ? demanda-t-elle avec stupeur.

— Je vous ai vus dans la rue, enfin dans mon Audi. Tu aurais pu me laisser un mot, me donner un coup de fil... J'ai beaucoup souffert, tu sais... Tu ne peux pas t'imaginer comme c'est insupportable de ne pas savoir...

— J'ai voulu t'appeler cent fois, tout t'expliquer. Mais j'étais incapable de t'affronter, je... je n'en avais pas la force, je pense que j'ai fait une dépression, je n'étais plus moi-même, je ne savais plus ce que je faisais...

Il la coupa :

— Pourquoi as-tu quitté Louis ?

— Il voulait aller trop vite, il voulait acheter une maison, fonder une famille...

Aller trop vite ? Il lui sembla que c'était plutôt le genre de reproche que les hommes adressaient aux femmes, et non l'inverse. Enfin, les femmes, quand elles reprochaient à un homme de vouloir aller trop vite, c'était en général parce qu'il voulait les emmener trop vite au lit. Simon se contenta de répéter :

— Il voulait aller trop vite... Et toi, pourquoi es-tu partie ?

— Je viens de te le dire, il voulait aller trop vite.

— Non, je veux dire, pourquoi es-tu partie d'ici ?

— Je l'ignore, Simon, nous avions nos problèmes, tu le sais, et je me suis laissé tourner la tête, il me complimentait, il me faisait la cour, et... j'ai commis une erreur, mais heureusement j'ai compris à temps, j'ai compris que c'est toi que j'aime, Simon.

— Tu m'as fait beaucoup de peine, tu sais...

— Je sais, je sais...

Et elle s'avança vers lui, l'embrassa. Il se laissa faire mais sans grand enthousiasme. Tout se passait trop vite, beaucoup trop vite.

Comme il ne réagissait guère, elle demanda :

— C'est sérieux, avec ta secrétaire ?

— Non, non, dit-il. Une erreur d'un soir. Enfin, je ne devrais pas dire ça. Elle m'a beaucoup aidé. J'ai fait un salon, le Salon des animaux domestiques, je ne sais pas si tu en as entendu parler.

— Oui, oui, justement, hier à la banque, le gérant m'a dit que tu avais fait tout un tabac.

Simon eut un mouvement de recul. Le gérant avait-il commis l'indiscrétion de dire à Stéphanie qu'il y avait plus de cinq cent mille dollars dans son compte ? Après tout, ce n'était pas impossible. Il ne savait pas que sa femme et lui étaient séparés. Était-ce pour cette raison, pour cette simple raison qu'elle revenait ? Par pur intérêt ? Pour qu'il puisse la soutenir dans sa carrière, financer ses expositions ? Du reste, avait-elle eu lieu, cette fameuse exposition ? Il le lui demanda.

— Non, dit-elle, ça n'a pas marché, la galerie s'est désistée à la dernière minute, ils ont des ennuis financiers et ils ont décidé, pour les prochains mois, de ne prendre que des artistes confirmés.

— Ah, je vois. Désolé. Et tu habites où maintenant ?

— Nulle part. Enfin provisoirement chez Jessica, depuis hier.

Chez Jessica, à Saint-Sauveur, où elle était supposée être allée dormir la veille de leur séparation.

— Est-ce qu'il le sait ? demanda-t-il en faisant allusion à Louis.

— Oui.

Un silence, puis elle dit :

— Je comprends que je débarque à l'improviste dans ta vie, après avoir passé six mois sans te donner la moindre nouvelle ; tu n'es pas obligé de me donner tout de suite une réponse, et tu n'as peut-être pas

envie de revivre avec une petite peintre qui n'est pas foutue de vendre une seule toile. Je te dis juste que j'aimerais reprendre la vie commune. Si tu veux du temps pour réfléchir, je vais comprendre, je vais aller vivre chez Jessica en attendant...

—Non, balbutia-t-il, alors que toute la tristesse de la séparation remontait subitement en lui, tu peux rester ici si tu veux.

14

Une magnifique rose rouge à la boutonnière de son sempiternel manteau noir, son vieux chapeau sur la tête, les pieds chaussés de belles bottes de serpent, le millionnaire fit son entrée chez le plus grand concessionnaire Audi de la ville.

Le gérant et un vendeur expérimenté prenaient un café non loin de l'entrée en compagnie d'un jeune vendeur. Lorsque le gérant aperçut cet hurluberlu, il esquissa une moue agacée et dit au jeune vendeur, à qui on réservait les corvées – et les clients les moins prometteurs :

— C'est pour toi, Henri.

Le jeune vendeur réprima une grimace et se dirigea vers le millionnaire, bien décidé à l'expédier en deux temps trois mouvements.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Oui, je veux une A8.

— Une A8 ? Est-ce que vous êtes au courant du prix ?

— Non, pourquoi ?

— Il faut compter plus de cent mille... Et il faut faire un dépôt.

— Non, non, je ne veux pas faire de dépôt, j'en ai besoin immédiatement. Si vous n'avez pas de modèle disponible, j'irai ailleurs.

Et à ces mots, il tendit sa carte American Express Platine.

— Pas de problème, dit le jeune vendeur en écarquillant les yeux, si vous voulez bien me suivre, nous allons remplir le contrat.

Il avait pris sa carte, qu'il montra au gérant et au vendeur chevronné en passant devant eux.

— Je lui ai vendu une A8, murmura-t-il, il paie avec une American Express Platine.

Les deux hommes le considérèrent, ahuris et dépités : ils venaient de rater une grasse commission !

Le contrat une fois rempli, le jeune vendeur demanda la validation de la carte de crédit. Lorsqu'il l'obtint, il ne put se retenir de manifester sa joie. De toute évidence, il avait douté jusqu'à la fin du sérieux – et du crédit ! – du millionnaire. Ce dernier, qui avait lu dans ses pensées, lui demanda :

— Qu'est-ce que vous venez d'apprendre ?

Le jeune homme rougit et, avec une candeur qui était tout à son honneur, il avoua :

— Que notre patron peut faire des erreurs, et qu'on ne sait jamais à qui on a affaire.

— Vous irez loin, jeune homme, vous avez du talent, dit le millionnaire avec un sourire.

— Votre nouveau véhicule va être prêt dans quelques minutes.

Le millionnaire se leva pour faire quelques pas dans la salle de montre, gratifiant au passage le gérant, encore dépité d'avoir raté une belle occasion, d'un large sourire empreint d'une certaine ironie.

Ce fut ce moment que choisit Simon Martin pour franchir d'un pas allègre la porte du concessionnaire. Il venait s'acheter une nouvelle Audi A4, qui cette fois-ci serait bien à lui et non pas à une compagnie qui pourrait la lui retirer du jour au lendemain. C'était sa petite revanche sur le destin, la récompense de son audace, de sa persévérance.

Il aperçut aussitôt le millionnaire. C'était bien la dernière personne qu'il s'attendait à trouver chez un concessionnaire Audi. Il s'empressa d'aller le trouver.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Un peu de shopping, dit modestement le millionnaire.

— Ah bon...

Il ne voulut pas insister sur la bizarrerie de sa présence chez un concessionnaire où le modèle le plus économique ne coûtait pas moins de quarante mille dollars !

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis heureux de vous revoir. Il y a des jours que je voulais vous dire : j'ai réussi ! Mon Salon a été un succès phénoménal. Un profit d'un demi-million !

— Un demi-million, dit le mendiant en arrondissant les yeux, c'est un joli début.

—Je voulais vous remercier du fond du cœur. C'est grâce à vous si j'ai réussi.

—Tut tut tut... Si vous n'aviez pas cru en vous, vous n'auriez pas suivi mes conseils. Je suis fier de vous, car vous avez osé vous relever alors que tout le monde vous croyait fini, et vous avez continué à vous battre alors que votre cause semblait perdue. Vous avez fait triompher l'esprit. Et pour moi, il n'est pas de plus bel accomplissement.

À ce moment, le jeune vendeur vint trouver le millionnaire et lui tendit un trousseau de clés :

—Votre nouvelle A8 est prête, cher monsieur. C'est un plaisir de faire affaire avec vous.

Le millionnaire prit les clés. Simon le regarda, interloqué.

—Êtes-vous vraiment millionnaire ?

—Ce n'est pas bien de se vanter, mais oui, en effet...

—Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit avant ? demanda Simon avec une certaine irritation. Vous auriez pu me prêter l'argent au lieu de me laisser me débattre avec mes problèmes et humilier par mon banquier !

—Je vous ai dit que j'étais millionnaire dès le début.

—Je... je pensais que vous plaisantiez.

—La prochaine fois, lorsqu'on vous dira quelque chose, croyez-le. Et puis ç'aurait été un mauvais

service à vous rendre. Vous n'auriez pas appris tout ce que vous avez appris sur vous-même et sur les affaires si vous aviez eu tout l'argent dont vous aviez besoin dès le départ. Peut-être même n'auriez-vous pas réussi. L'adversité nous tue ou nous donne du génie, et elle seule peut vraiment tremper notre caractère et faire de nous de véritables hommes. Et ça, ça vaut bien plus que le demi-million que vous avez gagné, même si c'est une très belle réussite. Parce que les qualités que l'on a acquises à travers les épreuves, elles sont acquises pour toujours et on les emporte avec soi : l'argent, lui, on le dépense et, de toute manière, il reste derrière nous...

Une pause, puis le millionnaire ajouta :

—L'argent que vous avez gagné vous donne une liberté nouvelle, et c'est bien, mais si vous voulez connaître la véritable liberté, découvrez qui vous êtes vraiment.

Il se tut un instant et parut réfléchir, puis il reprit :

—Vous êtes un bon vendeur, Simon, et cela vous servira toute votre vie. Mais si vous voulez devenir un grand vendeur, connaissez et aimez ce que vous vendez comme si vous l'aviez vous-même inventé et surtout, surtout, voyez Dieu dans chaque personne que vous rencontrez.

—Je... je vais m'y appliquer, dit Simon Martin avec émotion et sans être certain de comprendre la portée des paroles du millionnaire.

— Il faut que je parte maintenant, on m'attend.

Simon l'accompagna jusqu'à sa voiture. Le millionnaire y monta, posa les mains sur son nouveau volant avec une satisfaction évidente.

— Un plaisir de cinq minutes pour cent mille dollars, dit-il ironiquement.

— Vous avez fière allure.

— Tout le monde a fière allure dans une voiture de ce prix.

Le millionnaire fit tourner le moteur :

— Oh c'est bien, non seulement elle est jolie mais en plus elle fonctionne. Bon... je pense que le moment de nous dire adieu est venu.

— Je... je ne pourrai jamais vous remercier suffisamment pour tout ce que vous avez fait.

— Soyez vous-même, c'est la meilleure manière de me remercier.

— Je vais tâcher de ne pas oublier ce conseil.

Un silence ému, puis Simon reprit :

— Oh, avant que vous partiez, est-ce que je peux vous poser une dernière question ?

— Mais bien sûr.

— Ma femme est partie, il y a un peu plus de six mois, et hier elle est revenue.

— Où est le problème ?

— C'est qu'entre-temps j'ai rencontré une autre femme, enfin une femme que je connaissais déjà, ma secrétaire, en fait, qui m'a beaucoup aidé pour le Salon... Nous avons énormément en commun, elle

est intelligente, drôle, mais elle est beaucoup plus âgée que ma femme, plus âgée que moi en fait, et moins jolie que ma femme aussi, enfin je ne dis pas qu'elle n'est pas belle, mais c'est un autre genre de beauté, ma femme est tellement spectaculaire, tout le monde se retourne sur son passage... Enfin je suis mêlé, j'hésite entre les deux, et je ne sais plus quelle décision prendre...

— Je ne vois pas où est la difficulté : une fois de plus, la solution se trouve dans le problème...

— Mais vous ne pouvez pas me donner un dernier conseil, me dire quoi faire ?

Le millionnaire hésita puis demanda :

— Si vous étiez condamné à vivre le reste de vos jours sur une île déserte, avec laquelle de ces deux femmes aimeriez-vous le mieux vivre ?

Ah non, il lui faisait encore le coup de répondre à une question par une autre question ! Mais Simon pouvait-il vraiment le lui reprocher, après tout ce qu'il avait fait pour lui ?

— Je ne sais pas, je...

Le millionnaire retira la rose de sa boutonnière et la remit à Simon en ajoutant :

— Quand vous aurez répondu à cette question, n'attendez pas une minute et allez donner cette rose à cette femme, parce que c'est elle que vous aimez vraiment.

Et là-dessus, faisant crier ses pneus comme un véritable adolescent, le millionnaire s'éloigna dans sa rutilante voiture neuve.

Quelques minutes plus tard, au volant de sa nouvelle Audi, Simon passa devant une agence de voyages qui annonçait sur un immense placard publicitaire une croisière aux Bahamas.

Voilà les vacances dont il avait besoin !

Et tout à coup, en une sorte d'illumination, il trouva la réponse à la devinette philosophique du millionnaire. Il savait avec qui il avait envie de les prendre, ces vacances bien méritées. Il s'empressa de composer le numéro de l'agence de voyages sur son cellulaire.

— Nous faisons les billets à quel nom ? lui demanda quelques secondes plus tard l'agent de voyages.

— À monsieur et madame Martin, ou plutôt, excusez-moi, je voulais dire...

Le jour même, un messager frappait à la porte d'Alice Granger pour lui remettre une rose rouge et un billet pour une croisière aux Bahamas.

Marc Fisher

Le Vendeur et le Millionnaire

Un conte sur le Jeu de la Vie

Le jour où il perd son poste de vendeur, Simon Martin voit sa vie complètement bouleversée. Adieu salaire, voiture de compagnie, cellulaire et compte de dépenses. Et puis, comme si un malheur n'arrivait jamais seul, c'est le moment que choisit sa femme pour lui réserver une surprise plutôt désagréable.

Désespéré, Simon Martin fait alors la rencontre d'un mystérieux mendiant, dont la sagesse souriante éclaire ses déboires d'un jour nouveau… Et si ce qui lui arrivait était la meilleure chose qui pouvait survenir ? Et si ce congédiement, en apparence injuste, allait lui permettre de parvenir enfin à l'indépendance financière et de faire ce qu'il veut le reste de sa vie ?

Cette nouvelle aventure du sympathique Millionnaire révèle ici l'art d'atteindre ses véritables objectifs de vente et de Vie.

Photo : Michel Gagné

Abondamment traduit et lu à l'étranger, Marc Fisher a notamment publié *Le Psychiatre*, *Miami*, *Le Millionnaire*, *Le Golfeur et le Millionnaire* et *Le Cadeau du Millionnaire*. La première version du *Millionnaire* a été traduite en 23 langues et vendue à plus d'un million d'exemplaires.

www.quebec-amerique.com

Photo : © Masterfile Conception graphique : Isabelle Lépine